ISAAC BLÜMCHEN

A NOUS LA FRANCE !



CRACOVIE
ISIDOR-NATHAN GOLDLUST, Éditeur
—
1913

ISAAC BLÜMCHEN

A NOUS
LA FRANCE !



CRACOVIE
ISIDOR-NATHAN GOLDLUST, Éditeur

1913

Le premier exemplaire du présent ouvrage a été offert en hommage à l'Académie française, et déposé sur le bureau par M. Emile Faguet.

~~~~~~~~~~

DU MÊME AUTEUR :

Merosch pharoth oïeb ! 1 volume.

Esrath chitounim, poème.

~~~~~~~~~~

EN PRÉPARATION:

Ce que nous ferons de la France
1 volume.

A nous la France!

I

« La France » est une expression géographique.

Le nom de France désigne le territoire compris entre la Manche et les Vosges, entre le golfe de Gascogne et les Alpes.

Les hommes qui sont maîtres de cette région s'appellent les Français.

Maintenant, c'est nous, Juifs, qui régnons et commandons en France, où les indigènes nous obéissent, nous servent, nous enrichissent.

Donc, c'est nous les Français.

Un peuple remplace un autre peuple ; une race remplace une race.

Avec de nouveaux Français, la France continue (1).

---

(1) Je suis né à Cracovie, le 14. novembre 1887 ; fils de Jacob-Haïrn Blümchen, casquettier, et de Salomé-Sticha Pfaff, son épouse.

Mon oncle Blümehen, établi à Leipzig, est connu en Saxe et même dans l'Allemagne entière par le *Blümchen-kaffe.*

Je suis venu à Paris en 1904, appelé par l'honorable président de *l'Alliance israélite, M.* Narcisse Leven, et défrayé par la Société des *Enfants de Cracovie,* que dirige l'honorable M. Henry Weinstein, à Maisons-Alfort.

Je suis en instance dc naturalisation. Je remplirai les dernières formalités, selon l'usage de mes compatriotes, aussitôt que j'aurai dépassé l'âge où la loi militaire pourrait m'astreindre au service actif.

*

* *

Nous sommes une grande nation de douze millions d'hommes : l'une des plus riches, et, malgré notre dispersion, la plus homogène, la plus solidaire, la plus fortement organisée de la terre.

Plus de cinq millions des nôtres campent en Russie, dont deux millions en Pologne russe ; plus de deux millions en Autriche-Hongrie, sept cent mille en Allemagne, trois cent mille en Turquie, trois cent mille en Roumanie, deux cent cinquante mille en Angleterre. Il n'y a que soixante mille Hébreux à Jérusalem ; il y en a cent cinquante mille à Londres, et douze cent mille à New-York.

Mais notre pays d'élection est la France, parce que le climat y est sain, la terre y est riche, l'or y abonde, et les indigènes s'offrent d'eux-mêmes à tous les conquérants.

Privés de patrie, nous devons nous installer dans la patrie des autres. En cherchant la ligne de moindre résistance, c'est dans l'organisme français que nous avons pénétré le plus aisément et que nous nous sommes implantés le plus fortement.

Avant l'affaire Dreyfus, nous comptions en France cent mille des nôtres ; depuis le commencement du XXe siècle, par les soins du Consistoire et de l'Alliance, avec le concours

des ministères successifs que nous avons tenus en laisse et des hommes à nous que nous avons postés dans l'administration, nos frères ont été appelés, amenés, casés, pourvus du nécessaire et du superflu en cette terre de Chanaan, par vingt et trente mille chaque année.

Le président Loubet et le président Fallières vivront dans la mémoire d'Israël.

En décembre 1912, l'organe du Judaïsme en Tunisie publiait, dans sa *Partie officielle,* cette expression de notre gratitude:

PARTIE OFFICIELLE

LE PRÉSIDENT ARMAND FALLIÈRES

Au moment où notre aimé et vénéré Président de la République, M. Armand Fallières, son septennat terminé, va rentrer dans le rang et redevenir un simple mais désormais illustre citoyen de la France républicaine, qu'il nous soit permis, dans cette revue française au premier chef, de le saluer respectueusement.

M. Fallières est un ami du Judaïsme français, et il a toujours entretenu avec nos coreligionnaires de la Métropole les relations les plus courtoises.

Lors de sa venue en Tunisie, en 1911, il avait reçu avec beaucoup de cordialité les diverses délégations israélites qui étaient allées lui présenter leurs hommages déférents. Il eut des paroles de sympathie pour le loyalisme de nos frères indigènes et pour leur collaboration dévouée à l'oeuvre civilisatrice et émancipatrice de notre chère Patrie.

Rappelons encore que c'est lui qui décora de la Légion d'honneur notre éminent collaborateur Me Elie

Fitoussi, honorant de la sorte, en la personne de notre délégué, le judaïsme tunisien tout entier.

Nous renouvelons à M. le Président Fallières l'expression de notre plus profond respect et nos meilleurs souhaits le suivent dans sa retraite.

LE JUDAISME TUNISIEN ET NORD·AFRICAIN.

Les dernières signatures que donna le vénéré président Fallières accordaient le titre et les prérogatives de citoyens français à nos frères :

Marcu Grunfeld, Vohan Scholak, Fermann, Zenftman, Guitla-Ruchla Merovitz, Jacob-Ariya Altschuler, Taksen, Wurtz, Hanna Guelbtrunk, Weinberg, Kayser, Kummer, Ott, Lew Spivakoft, Reifenberg, Kopetzky, Hanau, Wittgenstein, Vaisherg, Esther-Levi Ruben, Schmilovitz, Dobès dit Dobison, Goldstein, Isaac Azoria, Kapelonchnick, Rabenowitz, Baretzki, Nephtali Gradwohl, Meyer, Abraham Guelbtrank, Aron Guelbtrank, Petee, Taugendreich, Konietzko, Iska-Isaac Garfoundel, Isaac de Mayo, Roethel, Kuchly, Friess, Sarah Kaluski, Nathalie Schriltgiesser. Hartz, Mecklemburg, Bernheim, Tedesco, Schmit, Fischer, Ehrhardt, Wachsberg, Strasky, Mirascki, Weiss, Schellenberg, Moïse Cohen, Finkel, Aron Robiuowitch, Handverger, Josipovici, Ornstein, Rosenthal, Frank, Dardik, Sternbach, Max Goldmann, Lubke, Rossenblatt, Bleiweiss, Mayer, Belzung, Salomovici, Kahan, Salomon, Kopeloft, Isaac Danon, Wertheimer, Kleinberg, Himstedt, Lewy, Reichmann, Weill, Weil, Schuffenecker, Moïse Saül, Wend, Oberweiss, Meyer, Goldstein, Elmalch, Schamoun, Isaïe Feldman, Weinberg, Kahn, Rosenblum, Mozès Wallig, Stern Jakob-Karl Noetzlin, Karnik Kevranbachian, Isaac Silberstein, Fremde Rosenzweig, Engelmann, Bloch, Jontor Semach, Spit-

zer, Friedlander, Lévy, Lilienthal, Taub, Zucker, Friedmann, Meyer, Klotz, David Salomon, Navachelski, Jacob Meyer, Eljakim-Eliacin Ubreich, Schlessinger, Weiss, Wol1T ; Aaron Vleeschdrager, Sarad id., Gombel id, Abraham Zaslawsky, Ettla Granick, Ouwarofff, Ruhl, Meienberg, Feier, Munschau, Leib David, Rosenthal, Israël Quartner, Simon-Baruch Prechner, Fürst, Haym Cohen, Saül Blum, Goldenberg, Lichtenberg, Schwartz, Leichle, Bachner, Haberkorn, Pfaff, Abraham Berger, Leib Axelronde, Elie et Simon Arochas, Ephraïm Marcovici, Eisenraich, Pfirsch, Moïse Sapsa, Leiba Sapsa, Miriam Sapsa, Sura Harnovicy, Hack, Nathalie Jacob-Isaac, Schweke, Mifsud, Isaac Mayer, Bertchinsky, Moïse Seebag, Moïse Bedoncba, Ephraim Bronfein, echa Arest, Jacob Bronfein, Haïrn Tcherny, Stoia-nowsky Liba, Metzger, Marcus, Friedmann, Zacharie Zakarian, Nathalie Pitoeff, Leonhart, Hofrath, Unru Fischer, Katuputchina Fischer, Kieffer, Schick, Schor, Abraham Epstein, Zelman Epstein, Rachel Epstein, Sticha Epstein, Esther Goldenberg, Jacob Kozak, Kamm, Abraham Rabinovitcz, Abrahamovitcz, Suralski Jacob Bercovich, David Guemrachéni, Cohen, Cahen, Mohr.

(Bulletin des Lois.)

Le bien-aimé président Poincaré, encadré par Klotz, ministre juif, et Grümbach, sous-ministre juif, marche résolument dans la même voie que ses prédécesseurs.

Il nous avait déjà donné des gages de son dévouement à plusieurs reprises. C'est lui qui évalua, comme ministre des finances, la succession de notre grand Rothschild (Amschel Meyer) à trois cents millions, faisant ainsi remise aux héritiers de droits qui seraient montés

à quelques centaines de millions, et surtout, dissimulant aux regards de la plèbe française l'énormité des fortunes qu'alimente sa servilité.

C'est encore le président Poincaré qui, en qualité d'ancien président du Conseil et d'avocat, prit sous sa protection notre soeur Marfa-Salomé Slodowka, dame Curie, et n'épargna rien pour accabler une sotte Française ; grâce à son influence, les enquêtes gênantes furent arrêtées, les pièces compromettantes furent étouffées, les témoins dangereux furent intimidés. Il fallut un hasard malheureux pour que la Française et sa couvée échappassent aux pièges si bien tendus par notre hardie compatriote.

Les premières signatures données par le nouveau chef de l'Etat ont accordé le titre et les prérogatives de citoyens français à nos frères :

Jacob Eisenstein, Stein, Kissel, Moïse Abraham, Rachel Lehmann, Nahïn Zaidmann, Nessi Flachs, Tugendhat, Steimetz, Ascher Lourie, Slata Rocks, Weissmann, Loeb, Reischer, Bassa Weksler, Abraham, Kerestedji, Bohn Gruenebaum, Kouttchneski, Zelenka, Klotz, Moïse Leibowitz, Olga Herscovici, Reisner.

(Bulletin des Lois.)

C'est ainsi que M. Poincaré continue l'oeuvre de MM. Loubet et Fallières.

Il ne saurait, d'ailleurs, nous manquer.

Ce n'est pas de lui que nous accepterions une résistance à l'introduction d'éléments

étrangers dans le corps français! Nous lui permettrons un nationalisme de parade ; il sait bien quelles considérations nous ferions valoir pour lui interdire un nationalisme effectif...

Il ne s'y risquera jamais. La prudence est le trait principal de son vigoureux caractère.

Pendant la crise qui secoua plusieurs années son pays, M. Poincaré eut le courage de se tenir coi, de ne pas prendre parti, de réfréner à la fois sa passion de justice et son instinct patriotique. Plus tard, après la victoire, il « libéra sa conscience » et reconnut publiquement que les vainqueurs avaient raison.

Le 13 septembre, au cours de sa royale randonnée, M. Poincaré présidait royalement le banquet offert en son honneur à la préfecture de Cahors. li avait à sa droite Mme Klotz, *Juive,* femme de ministre ; à sa gauche, Mme de Monzie, *Juive,* femme de sous-ministre. Les femmes indigènes occupaient des tabourets un peu plus bas. Le Président de la République entre les deux: princesses juives affichait son rôle et son dévouement. Vive Poincaré!

Il s'appellerait, d'ailleurs, Pams ou Deschanel que ce serait exactement la même chose.

La France est désormais à nous.

La République, c'est nous.

Ces Sternbach, Goldmann, Kahan, ces Schuffenecker, Sohamann, Oberweisf, Taksen, ces Scholak, Ruchla, Merovitz et Guelbtrunk

qui nous renforcent chaque année par vingtaines de mille et que les présidents de la République déclarent aussitôt Français « de première zone », peuvent paraître un peu dépaysés d'abord.

Ils ignorent la langue et les moeurs, l'histoire et les traditions, les hommes et les choses de France ; c'est bien naturel. Mais ils se mettent vite au fait, lorsque toute l'organisation politique et tous les pouvoirs sociaux sont à leur service. Naturalisés en 1912, en 1913, hier casquettiers (comme mon vénéré père), fourreurs marchands ambulants au fond de la Tartarie, de l'Ukraine, de la Galicie, de la Pologne, de la Souabe, de la Prusse, de la Moldo-Valachie, nous les verrons avant dix ans préfets, députés, rédacteurs des grands journaux, professeurs en Sorbonne, concessionnaires des domaines coloniaux et des monopoles métropolitains, chevaliers, officiers de la Légion d'honneur, propriétaires des forêts et des châteaux historiques, seigneurs incontestés de la France.

Et la populace française les saluera bien bas.

Français de par les décrets de MM. Loubet, Fallières et Poincaré, ils restent *en même temps* Allemands, Russes, Autrichiens, Roumains, de par les lois de leur pays d'origine. Ils ont ainsi, pour en user selon les circonstances, plusieurs nationalités fictives.

Ils n'ont qu'une nationalité réelle : la nôtre, la nationalité juive.

Nous sommes des étrangers, *hostes,* hostiles, en tout pays ; et du même coup, nous nous trouvons chez nous en tout pays, quand nous y sommes les maîtres.

C'est pourquoi nous protestons ici contre la pusillanimité, contre la fourberie pitoyable et lâche des Juifs qui forgent des sophismes pour dissimuler aux vaincus leur défaite, pour laisser croire à nos vassaux que nous ne sommes pas leurs barons.

Les uns imaginent de soutenir qu'il n'y a pas de races humaines, qu'un Espagnol ou un Esquimau, qu'un Japonais, un Norwégien, un Cafre, un Sicilien, un Patagon, sont des êtres de même espèce, de mêmes facultés, de même physiologie, de même mentalité, de même sensibilité.

Théorie grossièrement absurde!

Il y a des races d'hommes comme il y a des races de chiens ou de chevaux, tellement différentes, éloignées, physiquement ennemies, que les éléments de leurs corps ne sauraient se rapprocher. Au Congrès de chirurgie tenu à Paris en octobre 1912, le docteur Serge Voronoff a prouvé par expériences qu'on peut greffer sur une brebis les ovaires d'une autre brebis de même espèce, et qu'elle reste féconde, mais que la greffe est impossible entre brebis d'espèces différentes.

Quel abîme entre la Juive et la Française, entre le Juif et le Français!

D'autres Hébreux, comme notre frère Weyll

(dit Nozières) dans sa comédie *Le Baptême*, sollicitent la pitié de nos sujets français en gémissant: « Qu'être Juif, ce n'est pas une religion, ce n'est pas une race, c'est un malheur. »

Un malheur! Alors qu'il nous suffit de franchir la frontière de France, notre besace à l'épaule, et de nous déclarer Juifs pour recevoir aussitôt de la République un nom français, des terres, des privilèges fructueux, des honneurs, des immunités sans nombre, le pouvoir, l'inviolabilité! Alors qu'il nous suffit de nous proclamer Juifs pour voir à plat ventre devant nous les indigènes français!

Allons, pas de fausse humilité!

Le temps est passé, où nous devions courber l'échine, nous faufiler par les escaliers de service, accepter les avanies et les rebuffades.

Nous avons la force, *par conséquent le droit,* de parler haut, de nous présenter tels que nous sommes, de nous enorgueillir de notre qualité.

Il est honteux que tant de Juifs sollicitent de la chancellerie française un nom français, ou s'affublent eux-mêmes d'un pseudonyme.

Pourquoi nos Meyer-Amschel se font-ils appeler Rothschild, et nos Rothschild, Mendel? Qu'est-ce que tous ces faux noms de Tristan Bernard, Francis de Croisset, Cécile Sorel, Henri Duvernois, Isidore de Lara, Jeanne Marnac, Jean Finot, Séménoff, Nozières?

Quand je suis arrivé de Cracovie, nos chefs

de *l'Alliance israélite* m'ont conseillé de traduire mon nom *Blümchen* et de m'appeler désormais F*rançois Fleurette* pour amadouer les indigènes. Au bureau des naturalisations, notre frère Grümbach voulait me constituer un état-civil au nom de *Raoul d'Antigny* ou *Robert de Mirbeau*, pour me faciliter l'accès du grand monde et des salons officiels.

J'ai refusé avec mépris, Je sais mieux ce que nous valons aujourd'hui.

Quelle bassesse de faire croire aux Français que nous sommes de leur peuple, c'est-à-dire du peuple asservi, tandis que nous sommes *le peuple maître!*

Honneur à nos Jeanne Bloch, Henry Bernstein, Sulzbach, Merzbach, Blumenthal, Gougenheim, Bischoffsheim, à nos Cohen, Cahen, Kohn, Kahn, Kohan, à nos Meyer, Lévy, Rosenthal, Rosenblatt, à nos Stern, Klotz, Schrameck et Schmoll, qui arborent fièrement le nom hébreu ou le nom germanique!

Ceux-là sont les dignes fils de Juda, les vrais conquérants ; et la récompense de leur courage est dans la bassesse du peuple conquis, incliné devant eux, apportant de lui-même dans leurs greniers ses moissons, dans leurs coffres son épargne.

En Angleterre et dans quelques autres pays, où nous ne possédons encore que de grands intérêts financiers sans beaucoup de pouvoir

politique, on accuse les nôtres de constituer un Etat dans l'Etat.

En France, cette période est passée.

Nous pouvons dire: *l'Etat, c'est nous.*

L'amiral catholique de Cuverville s'est couvert jadis de ridicule aux yeux des Français libres-penseurs, en disant que la France devait être « l'épée et le bouclier de l'Eglise ».

Les croisades sont loin!

La France est aujourd'hui l'épée et le bouclier d'Israël.

Nous pouvons mettre sous les armes quatre millions de Français pour soutenir nos spéculations internationales, pour recouvrer nos grandes créances, pour délivrer nos frères opprimés, pour réaliser notre politique nationale.

Comment ose-t-on contester notre amour pour la France?

Nous l'aimons comme un riche propriétaire aime son domaine, comme un chasseur aime son chien, comme un épicurien aime sa cave et sa maîtresse, comme un conquérant aime ses prétoriens d'élite.

Des Juifs « hystériques », de ceux qui compromettent quelquefois nos affaires par leurs maladresses, ont menacé les Français « de les faire sortir de France ».

Ils voulaient parler des très rares Français qui osent encore se dresser contre nous : une poignée de fous, sans crédit, sans ressources,

que leurs congénères lapideront à notre premier signe.

Mais que ferions-nous, par Jéovah! de la France sans son bon peuple, bétail facile à tondre, docile au fouet,. laborieux, économe, humble devant ses maîtres, productif au-delà de ce qu'on pouvait espérer de la Terre promise?

Nous aimons les indigènes de France comme nous aimons la France ; ils sont le cheptel de notre ferme.

Le tout était de les mater.

C'est fait, et bien fait.

Non seulement dans les assemblées, dans les cafés, dans les lieux publics, mais dans les salles de rédaction, chez eux, à leur propre table, 'les indigènes baissent la voix quand ils parlent de nous : comme faisaient les Italiens à Milan, sous la terreur autrichienne.

Ils murmurent quelquefois contre nous, en jetant alentour un regard inquiet ; mais si quelque insensé les excite à l'action, ils se hâtent de répondre: « Je ne peux pas ; j'ai de la famille ; j'ai besoin de gagner ma vie ; ILS tiennent tout. »

De même que l'Allemagne fait chasser du pouvoir, par la République française, les ministres qui lui déplaisent, nous faisons chasser des revues et des journaux français les écrivains qui nous sont suspects, qui tentent de nous résister, ou qui seulement se dérobent notre prise.

Les plus grands, les plus puissants journaux de France n'osent même plus imprimer le mot de *Juif*, qui leur semble un peu rude, presque agressif. Pour eux, il n'existe plus de *Juifs.* En cas d'absolue nécessité, avec mille précautions, ils écrivent timidement : *Israëlite.*

Nous avons imposé le silence absolu sur notre domination, sur tout incident qui pourrait rappeler aux indigènes le fait de notre domination.

Cette merveilleuse discipline de la presse française vaut un chapitre à part. Je l'écrirai. Notre victoire est si complète, notre conquête si définitive que nous ne permettons pas même aux Français de se souvenir qu'il y a eu bataille, qu'ils ont été jadis les maîtres du pays, que ce qui est n'a pas toujours été.

Et nous ne permettons pas qu'on le leur rappelle.

Un exemple montrera comme nous manions nos sujets.

Le commerce parisien est groupé dans deux grandes associations ; l'une, l'agence Mascuraud, dirigée effectivement par une dizaine de Cohen, Weil, Meyer et Lévy ; l'autre, celle des *Négociants français,* présidée par Hayem.

Récemment, un très grand commerçant de la rue de la Paix laissa mettre son nom sur les listes de patronage d'un candidat qui avait fait jadis des déclarations antisémites.

Le candidat n'y pensait plus ; ses partisans l'ignoraient ; le grand commerçant ne s'en doutait pas. Mais nous le savions, nous ; nos fiches sont bien tenues, notre police est vigilante, notre mémoire est sûre. Toutes les riches Juives qui se fournissaient chez le grand commerçant lui réclamèrent leur compte, dans la même journée.

Le pitoyable Français courut aussitôt chez chacune de ces clientes pour les apaiser. Il protesta de son innocence. « On s'était servi de son nom sans l'avertir. » Il s'humilia, fit des excuses, remplaça à ses frais les affiches du candidat par d'autres qui ne portaient point sa signature. Il affirma son dévouement aux généreux Israëlites, aux belles Israëlites, à tout Israël.

Hein? quel dressage!

Celui qui prétend rester debout devant Israël, et qui rêve de nous reprendre la France, nous le calomnions, nous le salissons, nous l'affamons, nous l'assassinons...

Je veux dire que nous le faisons calomnier, salir, assassiner par nos valets français: nous en trouvons toujours.

A cent francs par mois, nos barons de Rothschild trouvent tant qu'ils veulent des laquais français qu'ils déguisent en estafiers, pour assassiner les paysans coupables d'avoir colleté un lapin ou dérobé un fagot dans la forêt jadis française.

A vingt-cinq louis, à dix louis, nous trouvons tant que nous voulons des coupe-jarrets français pour intimider nos détracteurs, ou des juges pour les condamner, pour les baillonner.

Tous les indigènes de France tremblent *devant le maître juif* comme les indigènes de l'Inde tremblent devant le maître anglais.

Non pas que le Français craigne de répandre le sang humain. Il a le même goût que les autres peuples pour le massacre, surtout pour le massacre des faibles et des vaincus.

A Madagascar, au Soudan, au Maroc, les Français ont fait et font encore de belles tueries. En Chine, ils ont égalé ou dépassé l'épouvantable sadisme des Allemands et des Russes. En France même, ils s'égorgent les uns les autres, à l'occasion, avec une implacable férocité ; la Révolution a exterminé méthodiquement près d'un million de Français en Vendée ; Paris, Lyon, Nantes, Bordeaux ont vu des guillotinades, mitraillades, noyades, septembrisades qui font frémir.

En juin 1848, la bourgeosie a détruit la moitié du vieux peuple de Paris, et elle a détruit le reste en mai 1871 ; de telle sorte que la grande ville intelligente, remuante, généreuse, n'étant plus peuplée que d'immigrés, qui accourent pour s'enrichir en exploitant les vices des oisifs et des rastaquouères, est tombée au niveau de Byzance: tourbe de baladins, de bouffons,

d'entremetteuses, de catins et de valets ; proie facile pour les conquérants que nous sommes.

Mais ces mêmes Français, impitoyables aux autres, impitoyables entre eux, sont pris de terreur panique en présence du *Juif, leur maître*.

Ils tueraient cent mille des leurs, plutôt que de faire tomber un cheveu de la tête *du Juif, leur maître*.

Lorsque M. Antoine, ayant fait de l'Odéon un théâtre hébreu comme son émule M. Claretie a fait de la Comédie-Française un théâtre hébreu, donna l'*Esther, princesse d'Israël,* (février 1912),ce fut une splendide manifestation de notre puissance et de nos haines.

Vingt fois, la salle fut bondée de nos Juifs ardents, qui saluaient de leurs acclamations le triomphe sanglant d'Esther et de Mardochée, l'asservissement d'Assuérus, le supplice d'Aman et de sa famille.

Le gâteux Assuérus symbolisait l'ex-peuple français ; Aman et ses petits symbolisaient nos derniers adversaires.

Mardochée attestait que notre race

Est la race choisie et la race éternelle,
Qui garde, par Dieu même à nos aïeux dicté,
Le livre de la vie et de la vérité ;
La race à qui la terre entière fut promise,
Et qui doit conquérir l'humanité soumise...

Quand il ajoutait, d'une voix rauque:

Il est dans Israël une force qui brise
Tout mouvement humain contre nous déchaîné,
Et qui touche à nos droits d'avance est condamné!

la salle entière hurlait d'orgueil et de fureur : « A bas les goym! A mort! à mort! »

Oui, « qui touche à nos droits d'avance est condamné ». Nos droits, c'est la conquête et la maîtrise du monde, la destruction impitoyable des Philistins, des Amalécites, des Madianites, et l'exploitation jusqu'au sang de toute l'humanité non juive, vile semence de bétail.

Le misérable Aman demandait grâce, du moins, pour ses enfants. Alors notre Esther:

Aman me rappelait qu'il a dix fils, au front
Charmant, jeunes et beaux et forts, et qui pourront
Le venger quelque jour si nous les laissons vivre.
Accorde-moi leurs dix têtes!

ASSUÉRUS
Je te les livre

Notre Mardochée rugissait aussitôt ces vers admirables :

Ainsi périssent les ennemis d'Israël!...
Et l'exemple soit tel que l'univers apprenne
Que, marqué par son Dieu pour l'oeuvre souveraine,
Fort du but infaillible où ce Dieu l'a conduit,
Hier comme demain, demain comme aujourd'hui,
Notre peuple - ignorant le temps, le siècle et l'heure,
Parmi les nations qui passent, seul demeure!

Vainement Assuérus essayait d'éluder sa promesse, effrayé par l'immensité de la tuerie.

Du sang! Toujours du sang!
ESTHER
J'en veux! J'en veux encore!
Que les fils d'Israël puissent, jusqu'à l'aurore,
Massacrer sans remords, sans pitié,sans merci,
Les ennemis de Dieu... qui sont les miens aussi.

On tuait ; on tuait toujours.

Dans la salle, nos frères éprouvaient une ivresse sacrée...

Pendant trois jours entiers, sans arrêt, sans repos,
Frappez, frappez toujours, un par un, par troupeaux,
Par maisons, par tribus!
ESTHER
Frappez par multitudes
Et jetez, s'il le faut, aux vents des solitudes
La semence à venir des générations!...
Qu'il fait doux cette nuit! Comme il fait bon de vivre!

. . . .

Le voici donc enfin venu, ce jour vengeur,
Le beau jour si longtemps attendu, qui consacre,
Tout vibrant de clameurs et tout chaud de massacre,
Le triomphe promis à mon peuple éternel!

Dans vingt représentations, cinquante mille Juifs impatients hurlèrent en même temps que la belle actrice juive:

Réveillez-vous, chanteurs des fastes d'Israël!
Sonnez, harpes des rois! trompettes des lévites!
Que les glaives soient prompts, que les flèches soient
Que la vengeance coure avec des pieds de feu! [vites!

Ces clameurs faisaient trembler les murs du théâtre ; à la sortie, l'enthousiasme de nos frères résonnait dans tout le quartier.

Les pâles Français se cachaient sous leurs couvertures, épouvantés au passage de la tempête.

Les belles soirées! Payées par le budget de la République, dans un théâtre officiel de la République, pour bien marquer le concours de la République à nos desseins et son obéissance à nos volontés!

Nous les aurons, les trois jours d'Esther. Nous ne pouvons pas les avoir en Russie ; nous ne pouvons pas les avoir en Allemagne, ou en Angleterre, parce que les indigènes y sont encore capables de se défendre. Nous les aurons en France où le peuple abâtardi, savamment émasculé par nous, lâche et vidé comme Assuérus, tend de lui-même son échine à nos fouets et sa gorge à nos couteaux.

Il est dans Israël une force qui brise
Tout mouvement humain contre nous déchaîné,
Et qui touche à nos droits d'avance est condamné!

Soirées inoubliables! Tous les vers m'obsèdent et chantent en moi comme une délicieuse mélodie ; je ne puis me lasser de les redire et de les recopier :

Massacrer sans remords, sans pitié, sans merci,
Les ennemis de Dieu, qui sont les miens aussi...

Frappez, frappez toujours, un par un, par troupeaux
Par maisons, par tribus...
Qu'il fait doux, cette nuit! Comme il fait bon de vivre!
. . . . Le beau jour qui consacre
Tout vibrant de clameur et tout chaud de massacre
Le triomphe promis à mon peuple éternel!...

Ah! France, chère France! précieux Chanaan! de quelles revanches et de quelles jouissances tu devais être pour nous la source!

C'est bien notre tour!

Depuis vingt siècles, nous avons enduré la violence et l'outrage ; nous avons courbé l'échine ; nous n'avons opposé que la bassesse à la brutalité.

Enfin nous avons trouvé plus résignés que nous, plus rampants que nous, plus couards que nous: les indigènes de France.

A nous de manier le fouet et le bâton! A nous de dépouiller le vaincu et d'insulter l'esclave!

En attendant les belles nuits rouges du massacre, nous avons su déjà l'avilir, cet orgueilleux pays.

Notre frère Grümbach, que *l'Alliance israëlite* a placé à la tête du service des naturalisations françaises, ne se contente pas de naturaliser *par dizaines de mille* nos compatriotes d'Allemagne, de Russie, de Pologne, de Roumanie, de Turquie, les hommes de renfort dont nous avons besoin pour occuper Paris ; non ; Grümbach naturalise aussi par fournées toute la lie de

l'Europe, les repris de justice, les contumax, les bandits de tous les pays, dont il fait des citoyens français, des magistrats français, des diplomates français, des législateurs français et les principaux rédacteurs des principaux journaux français, pour présider aux destinées de la France et pour éclairer l'opinion française.

Ah! nous lui en fourrons, des poux dans le poil, au vieux lion avachi, avant de l'abattre!

Ah! nous l'aurons traînée sur le fumier, la belle France, la grande France, la glorieuse France, avant de l'achever!

Notre peuple - ignorant le temps, le siècle et l'heure,
Parmi les nations qui passent, SEUL DEMEURE.

Vive la République!

NOTA. BENE. - Le-gouvernement de la France conquise est exercé, pour le compte d'Israël, par deux organes dont les noms devraient être aussi familiers aux indigènes français que les noms de la Chambre et du Sénat.

1° **Le Comité central de l'Alliance israélite universelle**, composé de MM.

LEVEN (Narcisse), *président,* 9, rue d'Aumale.
NETTER (1e docteur), *vice-président,* 104, boulevard Saint-Germain.
SÉE (Eugène), 17, place des Etats-Unis.
MACHIELS (Jacques), *trésorier,* 90, avenue du Bois-de-Boulogne.

BERR (Ch.), 97, boulevard Haussmann.
BLOCH (Richard), 103, boulevard Malesherbes.
CAHEN (Albert), 53, rue Condorcet.
CARVALLO (Jules), à Tortose (Italie).
DREYFUSS (J.-H.), grand rabbin, 95, rue Taitbout
HANNAUX (Emmanuel), 174, boulevard Saint-Germain.
HESSE (Lucien), 350, rue Saint-Honoré.
LAZARD (Lucien), *1.9,* rue Rochechouart.
LEVEN (Georges), 1, rue Lincoln.
LÉVI (le rabbin Israël), 54, rue La Bruyère.
LÉVI (S.), 9, rue Guy-de-la-Brosse.
LÉVY (Alfred), grand rabbin, 32, place Saint-Georges.
LYON (Camille), 89, boulevard Berthier.
MASSE (Edouard), 97, avenue Victor-Hugo.
MAYER (Gaston), 3, avenue Montaigne.
MEYER (Ferdinand), 22, rue de Lisbonne.
MONTEFIORE (Raoul), 5 *bis,* rue de Berri.
REINACH (Salomon), 4, rue de Traktir.
RICHTENBERQER (Eug.), 29, boulevard Malesherbes.
RODRIGUES-ELY (Camille), 2, boulevard Henri IV.
SÉE (Jacques), 132, avenue Victor-Hugo.
M. BIGART, chef du secrétariat.

2° **Le Consistoire central**, composé de MM.

LÉVY (Alfred), grand rabbin du Consistoire Central, 32, place Saint-Georges.
ROTHSCHILD (le baron Edouard de), *président,* délégué de Bordeaux, 2, rue Saint-Florentin.
LYON (Camille), C., *vice-président,* délégué de Lyon, 89, boulevard Berthier.
LEVYLIER (Emile), vi*ce-président,* délégué do Nancy, 116, avenue des Champs-Elysées.
LÉVY (Raphaël-Georges), *trésorier,* délégué de Marseille, 3, rue de Noisiel.
DREYFUS (René), *secrétaire,* délégué de Paris, 31, rue Octave-Feuillet.

ABOUCAYA(Léon), délégué d'Alger, 40, rue de Monceau.
ARON (Henri), délégué de Paris, 10, rue Auber.
ARON (Dr Léonard), délégué de la Meuse, 29, rue de Ponthieu.
BAZE (Armand), délégué de Besançon, 45, rue de Maubeuge.
BERNREIM (Marc), délégué de Rouen, à Elbeuf.
BERNREIM (A.), délégué de Lille, à Lille.
BICKART-SÉE (Edm.), délégué de Nancy, 19, place des Etats- Unis.
BLOCQ (Julien), délégué de Lunéville, 33, rue de la Bienfaisance.
COHEN (Samuel), délégué d'Oran, 31, aven. Victor-Hugo.
DEUTSCH (de la Meurthe) (Emile), délégué de Paris, 54, avenue d'Iéna.
DEUTSCH (de la Meurthe) (Henry), délégué de Constantine, 4, place des Etats-Unis.
FOULD (Alphonse), délégué de Nancy, 38, rue Pierre Charron.
GOLDSTADT,délégué de Nice, 60, faubourg Poissonnière.
GUGENHEIM (Bernard), délégué de Dijon, 10, place de la Banque, à Dijon.
HELBRONNER (Jacques), délégué de Paris, 132, avenue Henri-Martin.
KAHN (Nathan), délégué de Lyon, 7, place des Célestins à Lyon.
LANG (Ernest), délégué d'Epinal, 10, avenue Hoche.
LEHMANN (Joseph), délégué du rabbinat, 9, rue Vauquelin.
LEVEN (Narcisse), délégué de Paris, 9, rue d'Aumale.
LEVI (Israël), délégué du rabbinat, 54., rue La Bruyère.
LEVY (Raoul), délégué de Paris, 71, rue du Temple.
LEVYLIER (le Commandant Roger), délégué de Marseille, 29, rue Octave-Feuillet.
MASSE (Edouard), délégué de Paris, 97, avenue Victor-Hugo.

MIRTIL (Eugène), délégué d'Oran, 6, rue de la Victoire.
MOCH (Fernand), délégué de Reims.
NAQUET-LAROQUE (le général Paul), délégué de Nïmes, 174, boulevard Haussmann.
PEREIRE (Gustave), délégué de Belfort, 35, rue du Faubourg-Saint- Honoré.
PICARD (Achille), délégué de Lyon, La Terrasse, à Ecully (Rhône).
POETUS (J.), délégué de Sedan, 82, boulevard des Batignolles.
RODRIGUES-ELY (Camille), délégué de Bayonne, 2, boulevard Henri-IV.
ROTHSCHILD (le baron Edmond de), délégué de Paris, 41, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
ROTHSCHILD (le baron Robert de), délégué de Paris, 43, avenue Friedland.
SAUPHAR (Lucien), délégué de Constantine, 31, rue Octave- Feuillet.
SCHWARTZ(Michel), délégué de Nantes, 14, rue Crébillon, Nantes.
SÉE (Eugène), délégué de Paris, '17, place des Etats-Unis.
LÉVY-VALENSI (Simon), délégué d'Alger, 109, rue de Courcelles.
CAHEN (Ab.), grand rabbin, *secrétaire général de l'Union* 9, rue Vauquelin. '

Il est inconcevable que, dans les écoles de la République, on n'enseigne pas aux petits Français les noms de leurs maîtres et la composition du v*rai* gouvernement de la France.

II

De la trahison chez les Français

– - « *Urbem venalem, et mature peri-turam. si emptorem. invenerit.* »
- Emptorem invenit!

Les indigènes de ce pays s'irritent de ma franchise, qu'ils appellent de l'insolence ; mais leur colère est impuissante.

La France est perdue pour eux.

Comment?

L'aventure n'est pas nouvelle. Ecoutez Démosthène, expliquant aux Athéniens comment les Grecs ont perdu la Grèce, - CIXe Olympiade, an 3417 de notre ère juive :

Les Grecs ont aujourd'hui autant de goût pour la servitude qu'ils en avaient jadis pour la liberté. Il y a une raison.

Dans vos âmes régnait alors un sentiment qui a triomphé de l'or des Perses, qui vous a donné la victoire sur terre et sur mer, qui assurait votre indépendance. Il s'est éteint. Et vous avez marché de désastre en désastre.

Quel était ce sentiment?

Le plus simple et le plus naturel: la haine de tous les citoyens contre quiconque se vendait aux ennemis de la patrie. L'homme qui se laissait corrompre était châtié sans faiblesse, sans pitié ni merci...

Maintenant, tout se vend comme à la foire.

Le corrompu n'excite que la jalousie ; son aveu ne

soulève que le rire ; quand son crime est prouvé, on lui pardonne ; on n'en veut qu'aux honnêtes gens capables d'indignation.

Nous avons des soldats, des vaisseaux, des revenus publics, des armes et des approvisionnements plus que nous n'en avons jamais possédé ; notre pays devrait être plus puissant que jamais ; tout devient inutile par le crime des vendus.

Montez à l'Acropole: vous y lirez, gravés sur une colonne d'airain, l'exemple et le précepte que vous avaient légués vos pères :

« *Qu'Arthmios, fils de Pythonax, le Zélite, soit voué à l'infamie, qu'il soit tenu pour ennemi du peuple, des Athéniens et de leurs alliés, lui et toute sa race - car il apporta dans le Pèloponèse l'or des Perses.* »

Telle est l'inscription.

Au nom des Dieux, réfléchissez! Comprenez quelles étaient la pensée des Athéniens d'alors, et l'élévation de leur âme.

D'après nos lois criminelles, l'homme ainsi noté d'infamie doit mourir ; point n'est besoin d'autre procès ; le premier citoyen qui le rencontre peut le tuer sans crime.

La mort contre ceux qui corrompaient nos hommes! la mort contre ceux de nos hommes qui se laissaient corrompre.

Voilà comme on veillait au salut de la Grèce.

Mais vous ne voyez plus ces choses, ni bien d'autres, de la même façon...

Eh bien, Français, vous qui avez la vanité de vous comparer aux Athéniens, vous pouvez vous vanter en effet de leur ressembler sur ce point.

Vous accusez de trahison nos frères, les

Dreyfus, les Ullmo, qui apportent « dans le Péloponèse l'or des Mèdes » pour servir les desseins de *notre* gouvernement, et leur vraie patrie contre la vôtre. Vous outragez du nom de traîtres nos frères juifs collectivement. Vous avez toujours sur les lèvres le nom de Judas.

Mais c'est vous qui avez la trahison dans le sang ; quand vous n'êtes pas traîtres vous-mêmes, vous gardez aux traîtres une indulgence infinie.

Vos militaires, vos politiciens, vos journalistes vivent dans une atmosphère de trahison, n'attendent pour trahir qu'une occasion avantageuse, et comptent sur votre pardon.

Comme les Grecs, vous rirez ; vous envierez la fortune du traître ; vous direz: « *C'est un habile homme!* » Et comme les Grecs, vous réserverez votre colère pour les importuns, pour les empêcheurs de « trahir en rond », pour les candides citoyens qui peuvent encore s'indigner.

C'est par là que nous vous tenons.

Votre vénalité, la vénalité de tous vos hommes, vous met à notre discrétion.

Vos pères coupaient la tête aux généraux même victorieux qui n'avaient pas su tirer tous les fruits de leur victoire. Mais vous avez fait grâce à Bazaine, et vous avez porté Mac-Mahon au premier rang de l'Etat.

« Vous ne voyez plus ces choses, ni bien d'autres, de la même façon. »

Au coeur de Paris, vous souffrez l'apothéose permanente du traître Coligny.

A La Rochelle, vos gouvernants inaugurent le monument de Guiton, le double traître, qui trahissait la France en paralysant son action extérieure dans un moment redoutable, et qui trahissait les protestants d'Allemagne en les privant du secours de Richelieu, pour gagner les doublons du roi d'Espagne (1).

La carrière de vos hommes publics n'est qu'une suite de trahisons. Chacun d'eux semble n'avoir d'abord choisi un parti que pour faire fortune en le trahissant ; et chaque parti croit atteindre aux sommets de la grande politique en achetant la trahison de ses adversaires.

Dans le peu d'années que j'ai vécues en France depuis mon départ de Cracovie, combien n'ai-je pas déjà compté de défections scandaleuses, marchandées cyniquement, payées publiquement, applaudies par la foule comme des traits honorables!

J'ai vu des chefs socialistes se louer aux grandes compagnies capitalistes, aux ministères

---

(1) Le peuple de La Rochelle reste fidèle à l'esprit de Guiton et: de ses complices: il se fait représenter par des étrangers dans le Parlement français, pour affirmer la persistance du sentiment séparatiste.

La Savoie, dernière province réunie à la France, manifeste son sentiment séparatiste en élisant pour député un Juif de Frankfurt.

Les indigènes des Alpes et des Cévennes vendent leurs suffrages, c'est-à-dire leur souveraineté et leur patrie, à des Reinach et à des Dreyfus pour un écu.

capitalistes, aux financiers, aux spéculateurs.
J'ai vu les chefs nationalistes se vendre aux hommes d'affaires exotiques, à notre gouvernement d'Israël, à nos banquiers juifs, aux ministères qui combattaient rudement leurs idées et traquaient furieusement leurs électeurs.
J'ai vu les politiciens athées élus avec le concours du clergé catholique, et les politiciens catholiques maquignonner de louches trafics avec les anticléricaux, avec les Juifs.

J'ai vu la bande Jaurès appuyer Galliffet pendant deux ans, et voter les fonds secrets du gouvernement réactionnaire quand elle en avait sa part. J'ai vu la carrière de Briand et la fin de Clemenceau, Rochefort à la solde de l'Eglise, Déroulède dans les bras d' Arthur Meyer, Anatole France accabler de ses mépris l'armée qu'il avait glorifiée, glorifier Zola qu'il avait roulé dans sa fange, pour manger au râtelier d'une Judith multimillionnaire, notre soeur Caillavet-Lippmann.

Vous rappelez-vous la violence antisémite de vos socialistes, quand ils n'avaient pas encore appris à monnayer leur socialisme? Les Rothschild, les Dreyfus, les Reinach tremblaient à l'idée du Prolétariat déchaîné. Majs il leur a suffi de garnir les poches du Jaurès « qui n'est pas un ascète », de remplacer les espadrilles d'Aristide Briand par des escarpins vernis, de montrer quelques billets de banque à l'équipe

de l'ancienne *Lanterne* et de la *Petite République socialiste,* pour que le Parti socialiste devînt le rempart d'Israël. Ces citoyens conscients voulaient nous pendre ; ils sont maintenant nos chiens de garde ; leurs crocs menacent nos ennemis (1).

Les politiciens catholiques du Parlement n'ont pas fait plus de façons. Pour quelques bénéfices de banque et quelques parts dans nos syndicats d'émission, ils nous ont livré leurs églises, leurs prêtres, leurs moines, leur foi, leur Christ.

De droite ou de gauche, des blancs ou des bleus, pas un ne résiste à notre or, Le dernier nous inquiétait, notre Gaston Dreyfus l'a eu pour un morceau de pain. Français vendus! Français à vendre!

Dans l'affaire Bernstein, nous avons fait marcher contre les Français la presse française, la police française, le gouvernement français.

Dans l'affaire Curie, pour servir les vices et

(1) A la réunion du manège Saint-Paul, où fut exposée la situation financière de l'*Humanité*, devant quatre mille prolétaires conscients, le citoyen Jaurès fut contraint d'avouer qu'il avait reçu 50,000 francs (du Juif Finkelhaus) pour une campagne contre les fonds russes. Mais les commissaires de la *Guerre Sociale* qui examinèrent plus tard les livres de L'*Humanité* ne trouvèrent point trace de la somme : elle avait donc disparu dans les poches du citoyen Jaurès comme les subsides de l'ambassade allemande, comme les bénéfices des *Cent mille Paletots*, comme les largesses de la *Berliner Tageblatt*, comme le produit du coup de Bourse sur les valeurs de Chemins de fer, à la grève des cheminots. « Il me faut la vie large », écrit le tribun socialiste. Et il ajoute : « Qu'importe les victimes? »

le sadisme de notre soeur Salomé-Marfa Slodowka, pour lui permettre d'étrangler la naïve mère de famille française, nous avons fait marcher la justice française et mobilisé le président du Sénat, le président de la Chambre, le futur président de la République, Dubost, Brisson, Poincaré, la Sorbonne, le préfet de police Lépine et toute la presse de Paris.

En cette année 1913, pour éclairer sa conception de l'entente cordiale, l'Angleterre célèbre une des pires humiliations qu'elle ait infligées à la France: l'occupation de Calais durant deux siècles. Elle installe sur une place de Londres « les bourgeois de Calais, en chemise, la corde au cou, devant le vainqueur anglais. » *La corde au cou :* symbole de l'entente cordiale. Et qui fabrique le monument de la honte française, pour la joie des *cockneys?* Un artiste français, parbleu! le fameux Rodin, moyennant un sac de guinées.

Faut-il parler des femmes, qui vous amènent si facilement dans nos pièges?

Lorsque Gambetta, le métèque gênois, flanqué du Badois Spuller et du Juif francfortois Reinach, vendait une seconde fois à Henckel de Donnersmark l'Alsace et la Lorraine, il était conduit chez la Païva par sa vanité de bohême mal décrassé. Au quartier Latin, avant de plumer le père Adam et d'exploiter sa femme, il n'avait jamais approché que des filles de brasse-

rie. Les photographies ignobles que racheta si cher Mme Adam l'ont bien prouvé. Il s'affolait maintenant à l'idée de souper chez une gourgandine de haute marque, parmi les dorures criardes, les onyx et les porphyres d'un lupanar princier.

Plus tard, ce fut la baronne de Kaulla qui perdit le général de Cissey.

Elles étaient des nôtres, la Païva et la Kaulla.

Or, des Païva et des Kaulla, des comtesses et des baronnes de trottoir, nous en avons toujours cent à notre service, qui engluent vos :militaires gâteux et vos politiciens d'estaminet. Nous en avons dans vos grands journaux, nous en avons dans les ministères, nous en avons à l'Elysée...

J'écrirai un jour cette histoire-là: *les Aventurières de la République*. Pour la facilité de nos manoeuvres, votre République aura été la République des catins.

A l'Hôtel de Ville, Loubet (Loubet la Honte! Loubet-Panama!) est reçu en grande pompe par les Dausset et les Galli qui défonçaient son chapeau sur le champ de courses d'Auteuil ; tout l'état-major nationaliste prend les ordres de nos compatriotes Gruenbaum (de Francfort) et Isaac Weiss (de Buda-Pesth). C'est le furieux anti-dreyfusard Bonnamour qui compose un volume à la gloire d'Aristide Briand, du *Sport-Concert*, du *Journal du Peuple* et de la bande à Manda. Le *Gil Bias* de Saül Merzbach chante le

triomphe de notre cause qui a rallié Vervoort. Le bonapartiste d'Esparbès est bombardé châtelain de Fontainebleau pour services rendus au régime républicain dans les rangs nationalistes.

L'*Aurore* est rédigée par des militaires, Maxime Vuillaume reçoit du Ministère de l'Intérieur l'étoile des braves parce qu'il a « chauffé » la Commune avec le *Père Duchêne,* assassiné Chaudey et brûlé Paris. L'infortuné Willm est excommunié pour avoir fait la noce avec le renégat Briand, mais l'adipeux Jaurès est approuvé par le Concile du Parti pour avoir fait ripaille avec le roi Victor-Emmanuel. Le socialiste Deville se vend comme le nationaliste Pierre Richard pour un consulat général.

Toute la canaille dreyfusarde assiège les salons et les offices des comtesses et gourgandines bien pensantes ; toute la canaille anti-dreyfusarde fait queue dans les antichambres des Rothschild, des Dreyfus, des Sulzbach et des Blumenthal.

Vous exhibez dans vos parades militaires et vous glorifiez dans vos journaux, comme des « héros français », les mercenaires annamites, arabes, sénégalais, qui trahissent leur race et leur patrie, qui égorgent leurs frères à votre service, qui renient leurs ancêtres et leur foi pour gagner votre sportule. Vous appelez « rebelles » et « traîtres », vous exterminez

férocement ceux qui restent fidèles à leur patrie et à leur race. Telle est la perversion de votre jugement, la dépravation de votre coeur... Au reste, *il est juste que vous approuviez l'Arabe ou l'Annamite qui se fait contre son peuple le chiens des Français, quand les plus huppés d'entre vous se font contre votre peuple les chiens du Juif·*

Dans votre ministère de la Guerre, depuis l'affaire Dreyfus, la trahison continue.

Vous savez bien que le départ précipité du ministre Millerand n'a pas eu pour vraie cause l'incident du Paty de Clam, mais la découverte *des plus graves trahisons.* Le suicide du colonel Redl, à Vienne, a été la première conséquence de ces fuites. Il a fallu remanier en hâte plusieurs dispositions essentielles de votre plan de guerre. Peine inutile! La trahison est installée au coeur de la place, *puisque nous avons l'argent...*

Ah! le noble peuple que vous êtes!

Pour trente deniers, pour un petit écu, vous livrez votre foi, votre conscience, vos espoirs, votre dignité ; vous livrez votre patrie.

Et vous avez toujours des prétextes si touchants!

L'un déclare : « Je ne suis pas un ascète ; il me faut la vie large ».

Un autre: « Ce sera le pain de mes vieux jours ».

Celui-ci: « Ma bien-aimée ne peut vivre que dans un cadre de luxe ».

Celui-là : « Pour la santé de ma femme, il nous fallait une maison de campagne ».

Et encore: « Ce sera la dot de ma fille ».

Faut-il vous rappeler les noms? J'espère qu'ils résonnent dans votre mémoire.

Quand vous plastronnez au milieu de nous, dans les galas « bien parisiens », nous lisons sans lorgnette sur votre plastron le prix que nous vous avons payés.

Notre pauvre Judas, lorsqu'il eut touché ses trente deniers, ne sut qu'en acheter une corde pour se pendre.

Mais vous, Français, c'est étonnant ce que vous arrivez à faire avec *trente deniers*, quand vous nous avez vendu le petit morceau de France dont vous pouviez disposer...

Vous faites surtout la noce: la noce bête, la « vie large » du camarade Jaurès, l'exhibition des baronnes de tripot et des Claudines faisandées dans les restaurants chers ; notre sportule vous permet de jeter magnifiquement cent sous au valet que vous « tapiez » hier de cinq louis dans l'antichambre.

Entre tous les gens « parvenus » que votre jeunesse prend pour modèles, je vous défie d'en citer un qui - s'il n'est arrivé par la prostitution - ne soit arrivé par la trahison.

Vous les admirez ; vous les enviez ; si Démosthène les démasque et les flétrit, vous dites que

Démosthène est un énergumène, ou qu'il est un imbécile.

« J'ai des mouchards dans tous les mondes », avouait votre préfet Lépine. Et vous savez, qu'il disait vrai.

Il y a autant de mouchards dans un cercle du faubourg Saint-Germain que dans un club du faubourg Antoine ; autant de mouchards dans une rédaction de journal que dans un cabaret de nuit ; autant de mouchards dans les couloirs et les tribunes du Palais-Bourbon qu'au pesage de Longchamps ou dans les bouges du faubourg Montmartre. Votre stupide Boulanger fut le jouet des mouchards de Constans, et vos coteries royalistes comme vos cavernes anarchistes sont peuplées de mouchards.

Dès que trois Français s'assemblent, la police est en tiers.

Quand vous ne trahissez pas pour de l'argent, vous trahissez pour la sotte vanité de paraître bien informés, ou de laisser entendre que vous êtes mêlés à « quelque chose ».

Vous êtes incapables de haine - incapables d'une haine forte et vigilante - par conséquent incapables d'aimer, incapables de fidélité, d'abnégation ; incapables de vous taire ; incapables de frapper.

Dans toutes les vespasiennes de Paris, j'ai lu des menaces de mort: « *Mort à Galliffet!... Mort à Jaurès le Prussien!...Mort aux Juifs!* »

Mais Galliffet s'est promené impunément, jusqu'à son dernier jour, parmi les prolétaires braillards dont il avait massacré les pères ; le camarade Jaurès se promène impunément parmi les victimes de son abjecte cupidité, parmi les ouvrières qu'il a jetées au trottoir, parmi les Français qu'il vend à l'Allemagne.

Et jamais un Juif n'a été inquiété dans ses richesses ni dans sa personne: devant le Juif vainqueur, vous courbez l'échine comme l'Hindou devant l'Anglais.

Nos barons juifs trouvent tant qu'ils veulent des valets français à cent francs par mois, pour porter leur livrée, et pour tuer à coups de fusil les paysans français qui braconnent un lapin sur la lisière de nos domaines.

Mais jamais on ne verra un paysan français planter sa fourche dans le ventre d'un Rothschild ; pas plus qu'on ne verra un bourgeois français, dévalisé par nos usuriers et nos banqueroutiers, lever son revolver sur un Reinach ou un Dreyfus.

Vous êtes trop lâches ; nous le savons.

« *Mort aux Juifs?* » Ah! là là! Nous sommes bien tranquilles. De même que votre patriotisme se dépense tout entier dans les beuglants, votre antisémitisme se limite aux pissotières.

Votre société parisienne, votre société dirigeante, est une cohue de gens qui tantôt font semblant de s'aimer, tantôt imaginent qu'ils se

haïssent, mais qui se brouillent après vingt ans d'intimité ou se réconcilient après des insultes atroces, au premier espoir de profit.

Pauvres êtres!

Nous vous avons soumis, et nous vous tenons d'une prise que vos dernières convulsions ne rompront point, parce que nous avons, nous, des coeurs virils. Nous savons aimer, nous savons haïr, nous aimons notre peuple, nous haïssons' qui lui résiste.

« J'arracherai la peau du crâne de mes ennemis », dit le Seigneur dans le *Deutéronome.*

Et les traîtres qui servent mon ennemi sont plus haïs de moi que mon ennemi.

Nous vous avons infectés, à dessein et méthodiquement, de doctrines sceptiques, humanitaires, larmoyantes. Nous vous avons dressés à dire, d'un ton blasé ou d'un air sublime: « Qu'est-ce que ça fait à Sirius? » et « La vie humaine est sacrée » ; et « Il n'y a que des malades ; il n'y a pas de coupables » ; et « Il n'y a pas de races » ; et « Nul homme n'a de droit sur un autre homme » ; et « Le Progrès... l'Avenir... l'Humanité... ».

Nous vous avons appris et, dans vos écoles, nous enseignons à vos enfants tous les mensonges et tous les sophismes qui nous servent.

Mais nous nous en préservons nous-mêmes.

Allez au Quartier latin ; vous y rencontrerez de petits enfants de notre peuple, les enfants de

notre colonie du IVe arrondissement, que leurs pauvres parents, importés d'hier, envoient vendre des fleurs ou des statuettes à la terrasse des cafés ; peut-être, ils n'ont pas mangé de la journée. Menez-les chez un pâtissier, chez un boulanger ; offrez-leur des sandwiches au jambon. L'eau leur vient à la bouche ; mais ils ne succombent pas à la tentation ; notre loi leur défend de manger du porc ; ils aiment mieux souffrir la faim au milieu de l'abondance. Nos prêtres, qui les instruisent dans notre langue, au coeur de votre Ninive croulante, leur ont fait des âmes de Macchabées.

Nous avons détruit en vous la foi, la volonté, le sentiment de votre droit.

Mais *nous croyons,* nous!

Et *nous voulons.*

Et nous savons que, de par la loi éternelle, nous avons le droit de vivre, de conquérir, de régner.

Et nous frappons.

Il y a quelques années, dans une assemblée des ouvriers du *Bund,* à Varsovie, nos frères juifs ont découvert quinze traîtres. Savez-vous ce qu'ils ont fait? Ils n'ont pas ri ; ils n'ont pas jeté les misérables dehors avec injures ; ils les ont liés, les ont enduits d'éther et de sulfure de carbone, les ont grillés vifs.

On ne trahit plus, dans le *Bund.*

En France, sous la Restauration, sous Louis-

Philippe, encore sous le second Empire, vous pouviez avoir une vie politique, des partis politiques, une vie nationale - parce que la trahison n'était pas admise.

Le soldat traître était fusillé.

Le politicien traître était voué à l'infamie.

Le journaliste traître était honni, discrédité, couvert de crachats.

Tantôt le vendu succombait au mépris ; comme Prévost-Paradol, il se châtiait lui-même. Plus souvent, ses amis de la veille, les affiliés de sa société secrète, les collaborateurs de son journal, le frappaient à huis clos ou lui cherchaient en public une querelle meurtrière.

Ainsi, l'homme qui n'avait pas une conscience ferme était affermi dans la bonne voie par la crainte. Il était sûr de ne pas savourer en paix le produit d'un marché honteux. Il était sûr du châtiment. Il était sûr de l'infamie.

« *Et cette haine générale contre les corrompus triomphait de l'or des Perses, vous donnait la victoire sur terre et sur mer, garantissait votre indépendance* ».

Pauvre vieux peuple! votre suprême chance de, salut serait dans ce sentiment naturel et simple.

Si le traître était par vous noté d'infamie ; si son infamie autorisait à le tuer n'importe quel citoyen ; *si vous prononciez la mort contre ceux de vos hommes qui se vendent et contre les agents*

ennemis qui achètent vos hommes, peut-être encore réussiriez-vous à garder la France.

Mais vous ne le ferez pas. Vous n'en avez plus l'énergie. « Vous ne voyez plus ces choses de la même façon. »

Un pourboire de nos Rothschild, une commandite de nos Dreyfus, une invitation de nos Sulzbach, Merzbach ou Blumenthal vous paraît une réalité pratique, un bénéfice immédiat, bien supérieur au patriotisme ombrageux, à la scrupuleuse intégrité de vos pères.

Et voilà pourquoi la France est perdue pour vous.

III

La farce militaire des Français

« Vous êtes des fils de vaincus. »
CLEMENCEAU.

Les Français ne sont plus un peuple militaire

Les enfants de vos ouvriers ne veulent plus de la caserne ; les enfants de vos bourgeois ne veulent plus de l'épaulette.

L'antimilitarisme n'a pas pour cause la rigueur de la vie militaire, car le régiment est devenu quelque chose comme un pensionnat, moins sévère et plus confortable que les anciens lycées. Les soldats riches s'y procurent facilement leurs aises ; les soldats pauvres s'y trouvent mieux qu'à la ferme ou à l'usine, mieux que dans l'étable ou la mansarde qui les abritait la veille.

Le recrutement. des officiers devient difficile ; on compte trois fois moins de candidats pour l'Ecole de Saint-Cyr que vingt ans plus tôt ; il faut prendre tout ce qui s'offre, et solliciter les sous-officiers.

Le sénateur républicain Charles Humbert et le général royaliste Bonnal constatent que la valeur intellectuelle, la culture générale, l'instruction scientifique baissent terriblement dans ce nouveau corps d'officiers.

Le général Cherfils écrit que, dans l'infanterie, pour 720 Saint-Cyriens nommés sous-lieutenants il arrive 970 anciens sous-officiers ; dans l'artillerie, pour 265 Polytechniciens, 471 anciens sous-officiers. A mesure que plus de science devient nécessaire, on fait plus de place à l'ignorance: « la matière première qui entre dans l'armée est d'une infériorité croissante ». Dans les Ecoles même, il faut réduire les programmes aux notions élémentaires, pour qu'ils restent à la portée des élèves comme du personnel enseignant. A la sortie, dans les armes savantes, et dès le stage minimum accompli, la moitié des officiers démissionnent.

Qu'est-ce donc qui écarte de l'armée la jeune bourgeoisie?

Les uns disent qu'on ne lui offre pas assez d'argent ; et les soldes vont être augmentées.

Les autres dénoncent le décret de 1907 sur les préséances: « Les généraux passent après les préfets dans un cortège officiel! Au gala de la reine de Hollande, le généralissime n'a pas eu de fauteuil à l'Opéra! En Afrique, vingt-trois catégories de fonctionnaires ont le pas sur un colonel! Au déjeuner du bey de Tunis, le plus grand chef militaire n'était assis que le quatorzième à la droite du ministre! »

Et voilà pourquoi les jeunes Français ne veulent plus servir. Le général Pédoya, toute la

presse militaire et tous les écrivains militaristes l'ont expliqué.

C'est d'une absurdité puérile.

En réalité, votre peuple est dégoûté de la caserne, et votre bourgeoisie dégoûtée de l'épaulette, toute votre nation est dégoûtée du militarisme, dégoûtée de l'armée, *parce que votre armée est une armée vaincue qui n'a pas pris sa revanche,* qui n'a pas même tenté de prendre sa revanche.

Napoléon a trouvé en France jusqu'à des conscrits de quinze ans, parce qu'il les menait à la bataille pour venger les défaites des vieux soldats ou pour mourir avec eux.

Vos enfants du peuple méprisent une caserne qui n'est qu'une succursale de l'école primaire ou de l'assommoir ; et vos jeunes bourgeois méprisent la carrière militaire où l'officier n'est qu'un maître de gymnastique, un pédagogue, un conférencier, un gérant de cantine et de magasins ; le général Cherfils ajoute: « balayeur et postier dans ses meilleurs jours ; policier, gendarme et crocheteur ; soldat, jamais : il lui est défendu de l'être et de le dire. »

Le décret de 1907 sur les préséances est très justifié. Les généraux qui auront repris Strasbourg marcheront devant les préfets et s'asseoiront en bonne place aux festins ou galas ; mais les préfets, les sous-préfets, les commissaires de police, doivent avoir le pas sur les soldats

vaincus qui ont accepté définitivement leur dechéance.

Dans *Ce que pense la Jeunesse allemande*, M. François Poncet rappelle que l'Allemagne du XVIIIe siècle avait horreur de la guerre. Même au siècle dernier, le bourgeois et l'artisan allemands tenaient le soldat à l'écart. Ce sont les victoires qui ont suscité l'enthousiasme militaire. Les militaires occupent le premier rang en Allemagne parce qu'ils sont des vainqueurs.

L'armée, c'est la Force.

Une armée victorieuse, on l'admire.

Une armée vaincue, on la bafoue.

Tous les petits garçons rêvent d'être soldats dans une armée victorieuse, ou dans une armée malheureuse qui prépare sa revanche. Tous les jeunes gens et tous les hommes s'éloignent avec dédain d'une armée pacifique, pacifiste, d'une armée résignée aux souvenirs de honte, d'une armée qui ne sert qu'aux manoeuvres et aux parades, qui n'existe que pour les immenses concussions des politiciens, des administrateurs et des fournisseurs (1).

Oui, *une armée qui n'est pas la Force est une armée ridicule.*

---

(1)Le 1er octobre 1913,. dans la cour de l'Ecole Militaire, l'officier de réserve Duval-Arnould a reçu la croix d'honneur du ministre de la guerre Etienne. Il se trouve que l'officier venait de « rapporter » au conseil municipal la nouvelle concession de la Compagnie des Omnibus, dont le ministre est président. Action d'éclat! Etoile des braves!

Vous croyez que votre armée a montré sa force quand elle a égorgé des Chinois, des Hovas, des Marocains, des nègres du Soudan, ou qu'elle a maté des grévistes, ou qu'elle a pris d'assaut des couvents de nonnes? Mais non. Chacun de ces hauts faits a simplement rappelé au monde que les Allemands attendent depuis quarante ans les Français sous les murs de Metz, et que les Français vont tirer des coups de fusil partout... excepté là.

Vous vous souvenez du match de boxe entre Jeffries et le nègre Johnson? Avant la rencontre, Jeffries passait pour invincible ; il avait terrassé vingt adversaires redoutables. Devant la brute noire, il n'exista pas ; il s'effondra - comme s'est effondrée l'invincible armée française, en 1870, devant la puissance allemande.

Si Jeffries avait alors parcouru les jardins publics en assommant les petits enfants, croyez-vous qu'il aurait rétabli sa réputation?

Quel sentiment supposez-vous qu'il aurait inspiré aux gens de sport, et aux simples honnêtes gens?

Juste le sentiment qu'inspire l'armée française en massacrant sur tous les continents des peuples sans défense, en arrosant de shrapnells les villages de Jaunes et de Noirs, en fusillant les ouvriers de Fourmies, en expulsant les moines, en cavalcadant aux portières de la canaille politicienne, en gagnant des galons dans les anti-

chambres, en ramassant des croix dans les chasses de Marly et de Rambouillet - tandis que les Allemands continuent d'attendre, et de ricaner, à Metz et à Strasbourg.

Nous, Juifs, nous vous jugeons en spectateurs désintéressés.

Nous faisons d'excellentes affaires ici pendant la paix. Nous en ferions d'excellentes en cas de guerre. Que vous vous agitiez vivants autour de la Bourse, ou que vous soyez étendus morts sur un champ de bataille, c'est toujours nous qui viderons vos poches. Ecoutez donc mon avis impartial.

Entre, vous, dans vos journaux, dans vos agapes, vous pouvez vous répéter que vous êtes admirables, que vos généraux sont épatants. Mais au Chili comme au Japon, pour le Persan comme pour le Yankee, l'armée allemande est une armée *victorieuse,* et l'armée française est une armée *vaincue.*

Vous pouvez passer des revues « inoubliables » sur terre et sur mer, tirer 2.600 coups de canon et 80,000 coups de fusil devant la reine Wilhelmine (3 juin 1912), ou mettre en ligne soixante-quinze bâtiments de guerre pour saluer une barque italienne, - vous êtes tout de même le peuple qui a déguerpi de Fashoda à la première sommation de l'Angleterre, et qui a chassé son ministre des affaires étrangères à la première sommation de Guillaume II.

Votre intrépide Déroulède a pu joncher de son cadavre toutes les brasseries allemandes de la rue Saint-Marc et gesticuler annuellement devant les statues de la place de la Concorde, - vous êtes la nation qui a laissé insulter son pavillon et capturer ses hôtes à bord de ses vaisseaux par les Italiens, sous le canon de la flotte française.

Vous enrôlez sous le drapeau tricolore, vous déguisez en soldats français tous les sauvages et tous les singes de l'Afrique, dans l'espoir qu'ils se battront à votre place, qu'ils reprendront pour vous l'Alsace et la Lorraine : Carthaginois que vous êtes! Un pays ne vit et ne se défend que par le courage de ses citoyens, jamais par le secours des mercenaires.

Au lendemain de la dernière revue (Matin, 17 juillet), un représentant du peuple français clame éperdument : « *Des revues comme ça, ils n'en ont pas en Allemagne! On ne verra jamais en Allemagne des troupes aussi magnifiques*, qui iraient défendre la patrie comme elles vont à la parade, etc. »

Vous ne comprenez pas que les Allemands crèvent de rire en lisant ces rodomontades? Ils répondent que, pour les revues de Longchamp comme pour les revues de music-halls, les Français sont les premiers du monde ; mais pour les capitulations aussi : SEDAN, METZ, PARIS.

Et vous vous étonnez que vos fils ne veuillent plus être officiers, ne veuillent plus être soldats!

C'est la meilleure preuve que vous n'avez plus rien de guerrier.

Sans doute, vos chefs militaires parlent beaucoup, et quelques-uns parlent bien. Du général Roget au général Percin, ceux de droite et ceux de gauche, ceux de la rue des Postes et ceux de la rue Cadet sont de fameux orateurs, politiciens, conférenciers, journalistes.

Leurs devanciers avaient déjà cette réputation ; ils ont laissé dos paroles lapidaires :

NEY: « *Sire, je vous ramènerai l'usurpateur dans une cage de fer.* »

CHANGARNIER : « *Mandataires du pays, délibérez en paix!* »

LEBOEUF: « *L'année prussienne, je la nie... Dût la guerre durer un an, il ne manquera pas un. bouton de guêtre.* »

DUCROT : « *Je ne rentrerai que mort ou victorieux.* »

TROCHU: « *Le gouverneur de Paris ne capitulera pas.* »

Votre marine s'enorgueillit, sinon de marins glorieux, du moins de romanciers notoires - et qui ne sont pas tendres pour leurs supérieurs.

Dans le *Matin* du 20 juin 1913, votre marin-romancier Pierre Loti a déclaré que les amiraux sont des incapables obstinés, des sectaires

aveugles, et que l'absurdité de leurs actes apparaît à tout Français digne de ce nom.

Dans le *Matin* du 12 mai, votre marin-romancier Claude Farrère attestait que ses chefs sont « des déments, des gâteux, des grotesques, de dangereux alcooliques, des envieux, des menteurs ».

Depuis l'affaire Dreyfus, Edouard Drumont a formulé vingt fois, sur le caractère et sur le courage civique de vos généraux, des appréciations aussi sévères que celles des antimilitaristes.

Dans la cour de la caserne de la Pépinière, le jour des obsèques de Félix Faure, Paul Déroulède a traité le général Roget comme ne l'avaient pas traité les plus enragés dreyfusards : car ce guerrier venait de lâcher pied au moment d'agir. L'habitude de la panique!...

Après l'affaire Bernstein, vous avez vu un amiral à plumes blanches professer *ex cathedra* que la désertion n'entache nullement l'honneur d'un galant homme: et tous les avocats qui défendent les déserteurs en conseil de guerre ont retenu cet oracle.

Les royalistes de l'*Action française*, qui célèbrent l'armée en bloc, l'arrangent très mal en détail. Ils ont dû flétrir les gardes républicains - soldats d'élite! - qui avaient foulé aux pieds le drapeau tricolore pour défendre notre compatriote Henry Bernstein contre les Français ; ils ont dû flétrir les cinq militaires qui portaient

avec ensemble, et par ordre, un faux témoignage contre Charles Maurras à Versailles ; ils ont flétri - et comment! - les généraux Percin, Peigné, Pédoya, Godard et Rouvray, qui se prononçaient pour le service de deux ans.

Il est loin, le temps où l'affirmation de cinq ministres de la guerre suffisait à prouver la culpabilité d'un accusé! C'est par tas de cinq que vos militaristes vouent les généraux à l'exécration publique.

Vous avez aussi adopté une conception du courage militaire qui déconcerte les gens de coeur.

Chez vos anciens, le courage consistait à risquer, à sacrifier sa vie pour exécuter un ordre ou pour obéir aux lois générales de l'honneur. Chez vous, le courage consiste à sauver sa peau.

Du haut de son fauteuil, le président de la Chambre, Paul Deschanel, a célébré comme des héros les matelots de la *Bourgogne* qui s'étaient tirés d'affaire en noyant leurs passagers. Vous avez absous les matelots de la *Liberté* qui se sont mis à la mer au premier signe de danger, abandonnant le vaisseau qu'un peu de discipline aurait sauvé. Vous avez admiré les canonniers de la *Couronne,* jetant à l'eau les gargousses et les projectiles qui allaient faire explosion: comme si c'était un trait d'abnégation! Dernièrement (30 juin 1913), un lieutenant du 51e de ligne,

promu capitaine au 1er régiment étranger, se brûlait la cervelle pour ne pas partir au Maroc - à la guerre : quelle mentalité chez vos guerriers!

Les mineurs, les pêcheurs, les puisatiers, les couvreurs, les pompiers, les jockeys, les aviateurs civils, des milliers de travailleurs de toute profession, tous les promeneurs dans les rues de Paris, des millions de voyageurs sur terre et sur mer affrontent la mort continuellement, la rencontrent souvent : et c'est la destinée des hommes. Mais quand un de vos officiers périt dans l'exercice de sa profession, tout le peuple s'ébahit, les pouvoirs publics prennent le deuil, la presse éclate en sanglots: tant il vous paraît extraordinaire qu'un militaire ne soit pas à couvert des périls communs!

Un épisode m'a frappé : l'apothéose de ce lieutenant de la garde républicaine qui dynamita le refuge de Bonnot, à la grande bataille de Choisy-le-Roi.

Dans le même temps, on voyait, d'une part, au Salon, un tableau de Detaille à. la gloire de Lassalle: le grand cavalier chargeant à la tête de ses cuirassiers ; en guise de sabre, il tenait sa pipe à la main, comme Murat sa cravache ; d'autre part, dans tous les cinémas, le lieutenant Fontan, tapi derrière un énorme tombereau de matelas et de fascines, s'y reprenant à trois fois pour poser sa cartouche au pied de la

masure sans défenseurs et s'esquivant avec agilité... Ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui: quelle comparaison!

L'officier aux matelas était regardé par toute la France comme un prodige de bravoure.

Devant ce *film,* j'ai compris pourquoi 3 maréchaux de France, 50 généraux, 180.000 soldats ayant encore à tirer trois millions de gargousses et vingt-trois millions de cartouches ont capitulé dans Metz ; pourquoi 500.000 hommes bien armés, dans Paris, se sont rendus à 200.000 Allemands. La pipe de Lasalle à Wagram explique l'épopée napoléonienne ; les vingt matelas du lieutenant Fontan à Choisy expliquent vos débâcles.

Vous n'avez même plus l'énergie de détester et de punir la trahison: pas plus la trahison par dessein de trahir que la trahison par imbécillité ; vous avez fait grâce à Bazaine ; vous avez mis Mac-Mahon à la tête de l'Etat ; vous n'avez fusillé ni Dreyfus, ni Ullmo...

Notez, d'ailleurs, qui ni Dreyfus, ni Ullmo, ni aucun de nos compatriotes ne saurait commettre une trahison. Nous sommes Juifs ; quel scrupule devons-nous avoir à servir un autre pays contre le vôtre, si l'intérêt de notre nation l'exige? Aucun.

La question a été tranchée sous la Restauration, lorsque fut discutée la fameuse loi du Sacrilège. Quand un Juif vole et souille les vases

sacrés de vos églises, vous criez à tort au sacrilège ; le Juif n'est pas sacrilège, attendu que les objets de votre culte ne sont pas sacrés pour lui. De même quand il vend votre pays, son acte n'est pas réellement une trahison, parce qu'il n'a de devoirs qu'envers sa propre patrie, et point envers la vôtre.

Les traîtres, si vous voulez le savoir, les traîtres sont les officiers composant les Conseils de guerre de 1894 et 1899, qui, ayant jugé deux fois, en leur âme et conscience, que Dreyfus était coupable, *ne l'ont pas condamné à mort.* Etait-ce par respect pour sa qualité de Juif? ou parce qu'ils admettaient la qualité d'officier comme une circonstance atténuante de la trahison?

Les traîtres sont vos grands chefs, qui introduisent le Juif dans les postes importants et qui lui confient les secrets de la défense française.

Les Allemands s'en garderaient bien: car ils nous connaissent. Mais vos généraux nous livrent tout, parce qu'ils sont nos serviteurs comme tous les personnages notables de votre République ; parce qu'ils mendient notre protection, nos faveurs, nos grâces ; parce qu'ils sont aux pieds des Reinach aujourd'hui comme ils étaient aux pieds des Crémieux en 1870.

Arrogants, brutaux, cruels avec les Annamites les Malgaches, les Arabes, regardez-les courber l'échine devant nos proconsuls, nos Hendlé, nos Brisach, nos Roth, nos Schrameck, devant

tous ceux des nôtres qui administrent la France pour Israël ; regardez-les faire des grâces aux chasses des Rothschild ou dans le salon des Sulzbach, des Merzbach, des Dreyfus, des Blumenthal!

C'est un de nos préfets israélites qui s'amusait à peindre en noir le visage de vos soldats, pour les exhiber comme esclaves nègres à ses bals et réceptions.

Dans une armée qui ne fait pas la guerre, qui esquive quarante ans la guerre, qui tremble à l'idée de la guerre, comment voulez-vous qu'on avance? - A force de bassesse dans l'antichambre des maîtres.

Et *c'est nous qui sommes vos maîtres.*

Vous vous rappelez comment fut nommé, pour le conduire au naufrage, le commandant du croiseur *Chanzy* par nos Crémieux-Thomson?

Le chef d'état-major général présenta trois noms d'officiers au choix de M. Thomson-Crémieux : « Bon, dit le ministre, celui-ci ou celui-là, peu importe... Ah! mais non, au fait, je l'ai promis, le *Chanzy! »* - A qui, monsieur le ministre? *»* - A qui? Ma foi je ne sais plus ; demandez à Valentine ».

Le chef d'état-major va trouver Mlle Thomson: « A qui le *Chanzy?* » - « Le *Chanzy?* Tiens, c'est vrai. Mais j'ai oublié le nom. Amiral, demandez donc à mon sculpteur ».

On s'informe auprès du sculpteur qui faisait alors le buste de Mlle Thomson. - « A qui le *Chanzy?* » - « Le *Chanzy?* Je n'y pensais plus. Attendez... Je me rappelle. C'est une espèce de grand type que j'ai rencontré chez Fursy. Quel diable de nom m'a-t-il donné? Je dois avoir sa carte dans une de mes poches ».

On retourne les poches des vestons du sculpteur ; on trouve à la fin la carte du commandant Mauger. Cet officier, qui confectionne des chansons pour le *Chat Noir,* avait échangé des bocks, à la *Boîte à Fursy,* avec le sculpteur de la fille du ministre. Entre deux soucoupes, le sculpteur avais promis le *Chanzy.* M. Mauger fut nommé et le croiseur périt. Ainsi périrent encore le *Sully,* le *Jean-Bart,* etc.

M. Jules Lemaître l'a dit : vos officiers n'avancent que par l'intrigue ; ceux qui sont de la « voie lactée », c'est-à-dire fils, neveux ou gendres de grands chefs aux manches constellées, jouissent de privilèges « scandaleux » ; les autres se poussent par les femmes, par la flagornerie et la servilité.

« Ceux qui n'avancent pas, ce sont les désintéressés, les fiers, les sincères, les ombrageux, les sauvages, c'est-à-dire ceux-là précisément qui possèdent de naissance quelques-unes des meilleures vertus de leur état. Et ceux qui avancent, ce sont les souples, les adroits, les impu-

dents. » (Jules Lemaître, *Figaro,* 12 septembre 1897.)

Voilà vos guerriers.

Avant l'affaire Dreyfus, ils se pressaient à la messe, parce que le général et le colonel, la générale et la colonelle, étaient soumis à la Rue des Postes. Depuis notre victoire, ils se font en masse affilier aux Loges maçonniques. Ils exécutent les consignes que leur transmettent nos Délégués. Quand ils ne rédigent pas des fiches contre leurs camarades, ils n'ont pas le courage de châtier ceux qui rédigent des fiches.

A Lille, notre compatriote et délégué Wellhoff commande effectivement le 1er corps d'armée, convoque vos généraux ct vos officiers à la barre de la Loge *La Fidélité* pour les rabrouer ou pour leur donner des ordres. Et pas un ne bronche. Ils sont dressés.

Ils se couperaient le prépuce de leurs propres mains si nous daignions les admettre devant l'Arche. Mais chacun à sa place!

L'année dernière, nous fîmes la gageure d'imposer un anarchiste comme directeur de conscience et prédicateur d'antimilitarisme dans un régiment. En effet, le colonel du 3e d'artillerie, à La Rochelle, sur l'injonction de notre compatriote Hesse, député du lieu, nomma bibliothécaire de sa caserne et chargea des cours « sociaux » notre compatriote Goldstein, condamné

à diverses reprises pour propagande contre l'armée. *La Guerre Sociale* en était estomaquée (septembre 1912). Gustave Hervé lui-même ne sait pas où en sont vos « galonnés » ou, comme dit le patriote Clemenceau, vos « céphalopodes empanachés ».

Félix Faure, autre patriote, quand il découvrit le col de la Vanoise en compagnie du ménage Steinheil, faisait porter sa chaise percée par les chasseurs alpins. C'était à peine aussi insultant que la farce à laquelle nous nous sommes livrés en vous donnant un corps d'officiers, humanitaires, d'officiers démagogues, d'officiers politiciens, bavards, écrivailleurs, avocassiers, pisseurs de copie larmoyante, invoquant le « progrès démocratique et social » comme des maîtres d'école, déplorant les maux de la guerre qu'ils sont chargés de préparer.

Car c'est ça, vos militaires d'aujourd'hui!

Et vous ne comprenez pas la répugnance qu'ils inspirent aux jeunes gens?

Les jeunes gens sont absolus et logiques. Ils veulent qu'un soldat soit un soldat, qu'un prêtre soit un prêtre, qu'un artiste soit un artiste. Or vos artistes sont des mercantis, vos prêtres n'ont pas la foi, vos officiers ressemblent à des gens do guerre comme je ressemble au pape ; *votre armée n'est qu'une bouffonnerie parce qu'elle n'est pas la Force.*

Il y a, en France, vingt-cinq mille jeunes capi-

taines, lieutenants, sous-lieutenants: des hommes vigoureux, qui traînent un sabre, qui prétendent avoir choisi leur carrière par amour de la gloire et de la patrie, qui font un métier stupide et fastidieux, qui crèvent d'ennui et de déception.

S'en est-il jamais trouvé dix qui eussent l'idée de tenter quelque chose? - de tenter quelque chose pour justifier leur sabre et leurs galons? - de tenter quelque chose pour tirer leur armée de la bourbe et leur pays de l'abîme? de tenter quelque chose pour agir, pour vivre, *pour ne pas mourir sans avoir vécu?*

Jamais.

Alors qu'est-ce qu'ils ont dans les veines, vos militaires? Qu'est-ce qu'ils ont dans le ventre?

Quel prestige peuvent-ils avoir auprès de leurs hommes? quelle attraction peuvent-ils exercer sur la jeunesse intelligente?

Non seulement ils n'ont jamais été capables, en quarante ans, après cinquante milliards de dépenses, de reprendre l'Alsace-Lorraine, ou d'essayer de la reprendre.

Mais ils ont assisté froidement, passivement, à la conquête et à l'exploitation de leur pays par la poignée de vagabonds que nous sommes.

Pendant l'affaire Dreyfus, les a-t-on vus s'émouvoir sous les insultes et les défis que nous leur jetions chaque jour au visage? Leur passivité désespérait, écoeurait les Français qu'une singulière méprise ou l'appât de notre or avait

attirés dans notre camp. Des hommes, se sont battus, ont risqué leur vie pour défendre l'Armée. Des officiers? Allons donc! des journalistes, des pékins.

Anatole France avait proclamé jadis:

« *Il faut que l'écrivain puisse tout dire. Mais il est tenu de toucher avec respect aux choses sacrées.*

« *Et s'il y a dans la société humaine, du consentement de tous, une chose sacrée, c'est l'armée.* »

Vous savez comme il l'a arrangée, votre armée, ce même Anatole France, avec son compère Zola. Est-ce uniquement pour gagner les substantielles faveurs de notre compatriote multimillionnaire, Mme Lippmann? Soyez sûr qu'il y avait aussi, chez l'homme de lettres *français,* un douloureux mépris pour les généraux et les officiers français résignés à tous les outrages.

Pas étonnant qu'ils aient peur de quatre millions d'Allemands, puisqu'ils ont peur de nos cent mille Hébreux, et que nous leur tenons la tête sous notre botte!

Vous me direz qu'ils craindraient, en défendant ou en délivrant leur pays, de faire de la politique. Les soldats ne font pas de politique.

En vérité!

Ne font-ils pas de la politique, lorsqu'ils désertent les sacristies pour les loges, lorsqu'ils s'agenouillent devant Picquart après avoir

voulu l'étriper, lorsqu'ils emplissent les journaux de leur prose pour attirer l'attention de l'électeur et du Q.-M.?

Le scrupule qui paralyse leur patriotisme ne paralyse pas leurs petites ambitions.

Et pourquoi ne feraient-ils pas de politique?

Nous sommes cent mille Hébreux dans Paris, débarqués hier de nos ghettos, ignorant tout de votre pays et de son histoire, ennemis sournois et résolus de tout ce qui constitue la France, pour la plupart ne sachant même pas votre langue. Nous en faisons tout de même, de la politique! Nous sommes citoyens français, électeurs, élus, fonctionnaires, juges, dirigeants, ministres.

Nous ne faisons pas seulement *de la politique :* nous faisons *toute la politique.*

Les officiers français pourraient avoir autant de « culot » que nous.

Les officiers bulgares ont fait de la politique, quand ils ont expulsé le Battenberg inerte pour donner le trône au rusé Cobourg. Les officiers serbes ont fait de la politique, quand ils ont supprimé le petit Alexandre pour appeler Pierre Karageorgevitch. Les officiers grecs ont fait de la politique, quand ils ont épuré la caverne parlementaire et restauré l'autorité royale. Grâce à quoi les armées bulgare, serbe et grecque ont réglé le compte de l'ennemi héréditaire. Grâce à quoi la Bulgarie, la Serbie,

la Grèce, après quelques épreuves, feront une autre figure en Europe.

Mais vos officiers français... Oh! là! là!

Peut-être formeront-ils des Syndicats pour solliciter des augmentations de solde.

Ils ne formeront jamais une Société secrète ou une Ligue ouverte pour sauver la France du péril allemand ; encore moins pour l'arracher au joug d'Israël. Ils sont devant mes frères comme le cipaye hindou devant le maître anglais.

C'est, d'ailleurs, ce qui me permet de parler avec cette liberté. Naguère, un Hébreu ne l'eût pas risqué sans imprudence. Aujourd'hui, nous le pouvons: vous êtes faits au joug. A tel point que j'ai éprouvé un peu d'écoeurement.

Quand l'*Alliance israélite* et ma Loge maçonnique me firent venir de Cracovie, ma ville natale, avec un millier de camarades, pour renforcer notre garnison de Paris, je m'attendais à quelques luttes.

Nous n'avons eu que la peine de débarquer, de voir et de prendre.

Pour un homme de mon âge, et qui appartient à la tribu de Juda, une conquête si facile a quelque chose de rebutant.

Vous êtes une nation du type flasque.

L'armée, c'est la Force.

Une armée du type flasque est un monstre qui répugne à l'âme populaire comme à l'esprit philosophique.

III

La farce patriotique des Français

Les Français sont une plaisante nation. Jamais ils ne seront pris au sérieux par les autres peuples.

L'accès de fièvre patriotique dont la France a souffert depuis deux ans n'inquiète sérieusement personne en Europe. Il a seulement appelé l'attention sur le ridicule d'un pays qui crie « Aux armes! » pour repousser l'étranger, quand il a déjà offert, vendu, livré à l'étranger ses forteresses, ses trésors, les clés et les rouages essentiels de son gouvernement, de son administration, de ses finances, de son organisation économique, politique, judiciaire, et de sa vie morale.

Les Français ont la manie de célébrer leurs désastres comme des victoires, leurs humiliations comme des succès. Après une déroute, ils chantent un *Te Deum!* et suspendent comme des trophée, aux voûtes de leurs cathédrales, les quelques drapeaux qu'ils ont dérobés au vainqueur. En acceptant le joug le plus lourd et le plus humiliant, ils prennent des mines de Tartarins. il se répètent qu'ils font trembler

le monde. Il le croient peut-être. Mais le monde entier se moque d'eux.

Le gouvernement de la République demande à la nation française un milliard tout de suite, beaucoup de milliards dans l'avenir, une année encore de la vie de. jeunes gens pour assurer l'indépendance du territoire, pour empêcher que la Champagne et la Bourgogne ne deviennent allemandes, pour ne pas voir de nouveau les chefs étrangers prélever des rançons, ordonner des exécutions dans les préfectures de France.

Or, l'arrondissement où nous écrivions ces pages a comme sous-préfet *un étranger* ; le préfet du département est *un étranger,* le ministre de l'intérieur est *un étranger.* Dans la capitale, où nous vivons le plus souvent, le conseil de préfecture est présidé par *un étranger ;* le conseil municipal est tenu en laisse par *un étranger ;* . les principaux postes des administrations centrales, plusieurs ministères, la moitié des tribunaux, des grands commandements militaires, des emplois diplomatiques, sont occupés par *des étrangers ;* les lois les plus importantes sont présentées, discutées, rapportées au Parlement par *des étrangers.*

Pourquoi les Français ne veulent-ils pas subir des conquérants nouveaux qui 1eur viendraient de Cologne, de Francfort, de Berlin, puisque leur maîtres actuels, les maîtres de qui les ordres

sont écoutés par trente-huit millions de Français ,avec une soumission parfaite, arrivent déjà de Berlin, de Cologne, de Francfort, de Buda-Pesth, de Salonique, de tous les villages allemands, polonais, russes, roumains et levantins?

Des industriels et des commerçants germaniques, anglais, américains, possèdent et mettent en valeur presque tous les éléments de la richesse française.

Nos compatriotes hébreux gouvernent, administrent, exploitent le sol et l'habitant, forment l'intelligence et dressent le caractère de la jeunesse française selon les vues de notre politique nationale israélite.

Toute la presse de la capitale et, par répercussion, presque toute la presse des provinces obéissent à *des étrangers.*

Les Français offrent ce spectacle, unique assurément dans l'histoire, *d'un grand peuple qui ne connaît rien de ses propres affaires, de ses périls, de ses intérêts immédiats ou futurs, de ses hommes, de ses ressources, que par des étrangers.*

Les Français pensent par des cerveaux étrangers ; sur tous les problèmes dont dépend leur existence, ils acceptent comme oracles les informations et les jugements d'une tourbe étrangère qui n'a ni la mentalité, ni la sensibilité de la race française, ni l'intelligence

des choses françaises, ni sympathie ni respect pour la France.

M. Marcel Prévost publie un roman « à sensation » pour montrer la fatale influence des institutrices et gouvernantes étrangères sur l'éducation des jeunes filles françaises. La presse est l'institutrice, la gouvernante de la nation, qui puise dans les journaux ses informations, ses jugements, presque toute la matière de sa vie intellectuelle. Et la presse de Paris est *étrangère* au même degré que les héroïnes de M. Prévost.

Dans tous les partis politiques, du *Gaulois* à l'*Humanité,* les rédactions de journaux sont internationales. Le grand journal qui « travaille » dans le patriotisme avec le plus d'audace et de fracas, le *Matin,* est une Tour de Babel où les ouvriers parlent et écrivent toutes les langues sauf le français.

Quand MM. de Cassagnac et d'autres jeunes gens patriotes expulsent bruyamment de Paris un Grümbach ou un Karl-Eugen Schmidt sous prétexte d'outrage à la France, ils n'ont pas l'air de se douter que la plupart des confrères qu'ils coudoient et même qu'ils accueillent sont d'autres Schmidt et d'autres Grümbach. Ou bien ils ne veulent pas s'en apercevoir.

D'où sortent ces étrangers qui *font* l'opinion publique en France? Quelles garanties offrent-ils à leur pays d'adoption?

Voilà de fameux patriotes français, que ces vagabonds qui ont commencé par renier leur première patrie! Pourquoi ne renieraient-ils pas et ne trahiraient-ils pas la seconde comme la première?

Si leur première patrie les a rejetés comme indignes, la France n'est-elle pas folle de les recevoir et de leur confier aussitôt les directions de sa pensée?

La République française n'est pas un lieu d'asile: elle est une terre de Chanaan, un Paradis pour la vermine d'Europe et d'Amérique, pour les déchets sociaux de tous les pays.

Fuyant la police de leurs pays respectifs, non seulement les pires aventuriers sont reçus en France comme des frères au nom de la « solidarité humaine », mais la République leur confère sans tarder la naturalisation, des concessions coloniales, des décorations, toutes les apparences de la respectabilité, tous les moyens de faire prompte fortune ; elles les investit de fonctions publiques ; elle leur donne la haute main sur l'éducation de la jeunesse, et le monopole de la presse.

Ainsi s'explique le mépris où la presse française est tenue par la foule et par les journalistes des autres pays. Ainsi s'explique la vénalité des journaux français.

Au début de la dernière guerre des Balkans, nous vîmes arriver à Constantinople le rédacteur

en chef d'une feuille parisienne qui avait montré les dispositions les plus turcophobes au cours de la guerre de Cyrénaïque. Depuis un an, ce journal et cet écrivain dénonçaient la sauvagerie du peuple ottoman, l'incapacité et la déloyauté du gouvernement turc. La première visite du journaliste, à Constantinople, fut pour le ministre des finances, qui lui prouva l'existence de cer-taines disponibilités au Trésor ; sa seconde visite fut pour le sultan, qui lui remit une parure de diamants. Alors, les Turcs apprirent qu'ils avaient la première armée du monde, les meilleurs généraux, les plus grands ministres, le bon droit certain, la victoire acquise, les sympathies de l'univers.

La femme du journaliste exhibe aux galas un 1« pendentif » admirable ; les Turcs ont été vaincus tout de même ; les badauds français ont lu et cru comme paroles d'Evangile des mensonges grossiers ; les correspondants de journaux de tous les pays présents à Constantinople ont enregistré cet épisode déshonorant pour la presse française, sans tenir compte que le héros de l'histoire n'est pas Français, non plus que sa femme endiamantée, non plus que son journal sensationnel.

Lorsque les socialistes allemands dévoilèrent au Reichstag les manoeuvres de la maison Krupp et ses relations intimes avec la presse parisienne, le directeur du *Rappel* et le direc-

teurs de l'*Autorité* annoncèrent qu'ils constituaient un comité ou jury d'honneur pour approfondir le sujet: si le *Figaro* était à la solde de Krupp, on allait faire bonne justice!...

Hélas! Il n'a plus été question de cette belle enquête. Les directeurs du *Rappel* et de l'*Autorité* ont sans doute reconnu, dès les premiers pas, qu'ils s'aventuraient sur un terrain dangereux. Ils allaient découvrir que les trois quarts des journaux français, et les plus considérables, sont gagés par les ambassades étrangères, pour servir des politiques étrangères, par la plume de rédacteurs étrangers. Les Jeunes Turcs, en vidant les tiroirs d'Abd-ul-Hamid, ont trouvé les noms de six grands journaux de Paris que payait le Sultan Rouge.

Ces journalistes étrangers, hier Allemands, Hongrois, Anglais, Hébreux, Hollandais, aujourd'hui affublés de la nationalité française et de décorations françaises, ne trahissent pas réellement leur nouvelle patrie, car ils n'en ont pas plus souci que de l'ancienne ; ils sont des *sans-patrie.* Nos compatriotes hébreux seuls obéissent aux ordres de notre gouvernement national et servent la politique définie de notre nation. Mais les Français imbéciles sont pour les uns comme pour les autres un bétail dont il est commode et profitable de trafiquer.

Telle est la prise des étrangers sur la presse française qu'ils en excluent à leur gré les

derniers Français clairvoyants. Le cas ne se présente, d'ailleurs, que par exception. L'ouvrier français, dans ses syndicats, est encore capable d'une certaine résistance contre l'invasion des concurrents étrangers. Le journaliste français n'en est pas capable ; ni sa conscience professionnelle, ni son sens patriotique ne lui donnent le courage de défendre son pays en se protégeant lui-même ; il accepte les plus laides promiscuités ; il subit la collaboration et bientôt l'autorité des intrus ; il n'est plus qu'une sorte de scribe chargé de mettre en français grammaticalement correct les articles suspects des agents étrangers.

S'il résiste, on le brise.

De même que la République française a chassé du pouvoir M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, sur la première injonction du Kaiser, les plus puissants journaux français, sur la première injonction du Gouvernement d'Israël, chassent de leur rédaction les Français qui nous gênent.

Les directeurs du *Rappel* et de l'*Autorité* peuvent convoquer des commissions et des jurys, ouvrir là-dessus des enquêtes. Nous leur prédisons qu'ils n'iront pas plus avant cette fois-ci que l'autre.

Les étrangers sont maîtres, et bien maîtres, de la France et de la République. Les Français ne connaissent que ce qu'il nous plaît de leur

laisser connaître, dans la mesure et sous la forme qu'il nous plaît de déterminer. La presse française est à nous ; le journal qui remue des millions dépend de nous comme le journal qui cherche cinquante louis.

Quand un journaliste français devient dangereux, nous l'achetons.

Si l'homme n'est pas à vendre, *nous le supprimons.*

Les Français ne sauront jamais combien leurs velléités de patriotisme et d'indépendance nous font rire. Leurs types de patriotes sont le vieux Clemenceau et le jeune Maurice Rostand, cadet de Gascogne!... Le vieux Clemenceau qui, pendant la débâcle française, à. trente ans, cachait sa lâcheté dans la mairie de Montmartre, comme son mignon Pichon cacha plus tard sa lâcheté dans les caves de la légation britannique, à Pékin ; le jeune Maurice Rostand, qui s'est fait réformer avant de signer la pétition pour le service de trois ans!

A la fin de mars 1913, dans un scrutin sur l'amnistie, 141 députés appuyèrent la proposition d'amnistier les déserteurs. Ils furent nommés renégats de la patrie » par un journaliste du parti contraire. Sur les cent quarante et un représentants du peuple français, *un seul* s'indigna de la flétrissure.

Les amiraux français, consultés dans les jurys d'honneur (affaire Bernstein), professent

que la désertion n'entache nullement le caractère et la respectabilité du déserteur, qui reste un galant homme.

Le ministre italien Crispi disait que la Tunisie doit être « une colonie italienne gardée par les soldats français. »

La France entière est une grande colonie internationale, cultivée par les ilotes français, bons boeufs de labour, ouvriers adroits, dociles à l'aiguillon et au fouet, sous la surveillance et pour le profit des étrangers, spécialement de nos frères hébreux.

Oui, Français, donnez *vos* milliards, donnez *votre* sang pour garder *notre* France, notre grasse ferme, notre précieux Chanaan, notre joyeux Moulin-Rouge.

Mon compatriote Reinach vous en conjure ; il vous l'ordonne. Et vous l'écouterez. C'est la joie d'Israël et la joie du monde entier de voir les lois militaires de la France rédigées, les archives diplomatiques de la France écumées, les finances et les trésors artistiques de la France gérés par le ghetto de Frankfurt.

La loi des trois ans a été discutée, devant la Chambre et dans la presse, par M. de Mun dont le nom figure dans toutes les sociétés de notre compatriote Lazare Weiller ; par le tribun Jaurès, qui prend les ordres de l'Ambassade d'Allemagne et qu'entretiennent royalement nos compatriotes, les grands spéculateurs de la

Berliner Tageblatt ; par Joseph Reinach, héritier des talons de chèques du Panama, des chemins de fer du Sud, enrichi d'énormes pots de vin sur les fournitures de l'armée française, et vice-président de la commission de l'armée.

Les Français ne se rappellent plus la fameuse lettre:

« Mon cher Reinach,

« L'attitude que vous prenez en présence de ma situation est infiniment regrettable pour moi et pour vous. Si vous aviez agi loyalement envers moi, je n'aurais pas à compter avec les difficultés actuelles. Si, à l'époque où vous deviez remettre, pour moi, à Léon Chabert, quinze cent mille fancs, vous lui aviez remis cette somme entière, j'étais tiré d'embarras d'une façon complète ; qu'avez-vous fait? Vous m'avez indûment retenu cinq cent mille francs malgré mes protestations.

« Je vous ai demandé déjà souvent la restitution de cette somme. Aujourd'hui, ne pouvant plus attendre, je l'exige immédiatement.

« *Si vous refusez, je suis décidé à agir vis-à-vis de vous avec la dernière énergie. Il me sera facile de prouver par vos propres écrits que, sur la part qui vous revenait dans le marché des Lits militaires, la Société des* Lits militaires *vous avait chargé de me payer une commission de* quinze cent mille francs. *Vous n'oserez plus me refuser la restitution des* cinq cent mille francs *si injus-*

tement enlevés. Votre refus serait ma ruine, mais ma ruine serait la vôtre, soyez-en absolument convaincu...

« *Mon ami Guillot me télégraphiera la décision que vous aurez prise.*

« *Rappelez-vous notre Testament:*

« OEil pour oeil, dent pour dent.

« *A vous* »

CORNÉLIUS HERZ.

Notre Cornélius Herz est mort ; Clemenceau rançonne maintenant les Dreyfus, les Goudchaux, les Rothschild, la synagogue de Roumanie ; les Reinach digèrent les dépouilles de l'armée française, pendant que les Crémieux et les Lévy opèrent sur la marine française, pendant que nos Salmon, Cahen, Hanen et Wertheimer font manger des vaches tuberculeuses et du singe pourri aux soldats et aux marins français.

Les millions bravement gagnés par nos Reinach sur les cadavres et sur les tirelires des Français inspirent aux autres Français un respect merveilleux. Les députés français laissent la parole à ces hardis Hébreux pour régler les institutions militaires et les manoeuvres diplomatiques de la France. Quelles autorités plus sûres pourraient-ils consulter?

Devant la statue de Jeanne d'Arc, regardez à la tête des manifestants français ; vous y ver-

rez nos jeunes Bloch et nos vaillants Meyer, « descendants des Gaulois, fils de Vercingétorix, sève de la vieille terre française » ; vous y verrez Déroulède « très cher et fidèle ami » d'Arthur Meyer qu'il connaît pour un espion au service des ambassades étrangères et pour un mouchard au service de la sûreté générale ; vous y verrez Galli, président du conseil municipal, qui remit l'administration de la capitale française aux mains d'Isaac Weiss, venu de Budapest, et de Gruenbaum-Ballin, venu de Frankfort.

Corrompre, dégrader les farceurs du patriotisme français avec les millions que nous avons pris dans la poche des Français, voilà notre plaisir. Nous avons de l'esprit, nous!

« Qui donc serait assez impie pour immoler *notre* patrie elle-même sur l'autel de je ne sais quelle chimère? », demande, à Mondidier, l'Hébreu Klotz, ministre de la République.

« A Wissembourg, *nous* étions un contre dix! », constate M. de Waleffe, Belge autant que Clément Vautel, que Francis de Croisset, que la plupart des journalistes boulevardiers, Belge comme les comtesses qui s'amusent à vous donner d'anciens apaches pour ministres, des exhibitionnistes pour tribuns du peuple, des cocus complaisants pour ambassadeurs et pour académiciens. Ah! la France, savez-vous, fait bien rigoler la Belgique!

« *Nos* petits soldats, *nos* admirables officiers » ont pour chantre au *Gaulois* un Mittchell, métis d'Anglais et d'Espagnole.

Qui représente, en Russie, les intérêts des auteurs dramatiques français? Notre compatriote Wiener, anobli par la République en « de Croisset », Et les intérêts des autres écrivains français? Notre compatriote Kohen, travesti en « Séménoff » par la Société des Gens de Lettres.

Les sociétés qui traitent pour les fournitures de toutes sortes avec les grandes administrations françaises, surtout avec les administrations militaires, sont entièrement étrangères ou peuplées d'étrangers : Baer, Braun, Berliner, Stern, Sonneborn, Maggi, Stoll, Bodmer, Abegg-Stockar, etc., etc.

Les théâtres de Paris ne jouent que des oeuvres d'étrangers, Italiens, Allemands, Hébreux, Anglais, Polonais, Russes. Les scènes officielles et subventionnées donnent l'exemple.

Les Français n'aiment que nous, n'ont confiance qu'en nous ; ils sentent leur infériorité mentale et la nécessité de notre commandement.

Leurs femmes et leurs filles se jettent à la tête de tous les exotiques, baladins, bateleurs, barbouilleurs de toile ou de papier, violoneux ou râcleurs de guitares.

Dans les autres pays, les immigrés font un

stage de plusieurs générations avant d'être admis à la pleine vie politique. En France, c'est au débotté que le marchand de cacaouettes, le trafiquant de femmes, l'escroc, le rat d'hôtel fugitif de Varsovie ou d'Iassy, de Kiew ou de Hambourg, sont promus citoyens de première classe, dirigeants, gouvernants, avant de savoir la langue du pays.

Les commerçants et les hôteliers de France, qui ne feraient pas crédit de cent francs et ne prêteraient pas cent sous à leurs concitoyens dans l'embarras, ouvrent leur boutique et souvent leur caisse toutes grandes au premier aventurier qui se pare d'un nom rastaquouère. C'est un grand honneur que nous leur faisons de les dévaliser. Nous sommes ici chez nous.

A Fashoda, l'Angleterre a humilié la France de la plus brutale façon. Ce souvenir n'empêche pas les Français de serrer les Anglais dans leurs bras, de leur vouer une « amitié cordiale », de mendier leur protection.

Les gouvernements étrangers entretiennent des agents dans tous les postes où peut se faire sentir utilement leur action. La grève des chemins de fer, l'explosion de la *Liberté,* la mise hors de combat d'une division de la flotte française aux premières menaces de rupture, montrent comment l'Allemagne débuterait en cas de guerre. L'Italie et l'Angleterre ont pris les mêmes précautions.

Et les journaux au service de l'étranger, qui pullulent dans les conjonctures critiques, troublent facilement l'opinion.

L'affaire Ferrer a été une répétition générale des mesures que nous saurions prendre. En quarante-huit heures, nous avons jeté dans les rues de Paris quelques dizaines de mille hommes. Nous en avons trois cent mille, moitié Allemands, moitié Juifs d'importation récente que la République a fait citoyens électeurs, mais qui n'entendent pas un mot de français, qui n'obéissent qu'à leurs chefs et à leurs prêtres nationaux, qui savent manier la bombe et le browning, qui se rendront maîtres de la Babylone moderne en quelques heures.

Ah! oui, nous les tenons, les Français!

Ils ont pu, avec trois mille hommes de police et de troupes réglées, avec des mitrailleuses, des canons et de la dynamite, triompher de Bonnot agonisant à Choisy-le-Roi. Cent mille Marseillais en armes ont pu vaincre une vieille panthère abrutie d'opium. Mais quand l'armée étrangère qui occupe déjà Paris prendra ses positions de combat, quand nos journalistes auront déconcerté, désemparé, affolé les multitudes françaises au premier signe du « mystérieux chef d'orchestre » ; quand les rares Français encore capables de sang-froid et de résolution seront tombés sous le couteau de nos

Macchabées - le grand dessein sera bien proche de l'accomplissement.

La France entrera dans ses nouvelles destinées.

Le 7 juin 1913, au large de Toulon, le Président de la République française assistait à la grande parade navale. Les Français avaient rassemblé toute leur flotte utilisable : soixante-quinze bâtiments de tout rang, cuirassés, croiseurs, torpilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins.

On avait eu la spirituelle attention d'embarquer la presse et les parlementaires vomissants sur le *Carthage,* qu'a rendu fameux une insulte italienne.

Fort à propos, le tribunal de la Haye venait de rendre (6 mai) sa sentence arbitrale dans l'affaire des paquebots saisis. Pour avoir arrêté, visité, séquestré le *Carthage* et le *Manouba,* portant pavillon postal de la France, et pour avoir canonné le *Tavignano,* caboteur français - pour avoir obligé les commandants français à livrer les passagers turcs qui croyaient à l'honneur de la France - l'Italie paiera une amende totale de 167.000 francs.

Cent soixante-sept mille francs pour trois affronts sanglants qui avaient fait monter le rouge de la honte au front de tous les marins, de tous les Français, et qui avaient déshonoré

les trois couleurs sur les mers du globe!

Selon leur coutume, les Français digéraient l'outrage en poussant des hourrahs. Ils étalaient leur force, sans comprendre que, *plus ils montraient de force, plus ils avouaient de lâcheté.*

Avec les trois soufflets de l'Italie sur la joue et les 167.000 francs dans leur poche, ils assistaient au défilé de leurs soixante-quinze vaisseaux de guerre ; ils clamaient: « Vive la France! Il n'y a que nous! Tout le monde a peur de nous! Nous sommes épatants sur terre et sur mer! » - lorsque...

C'est le *Matin* (8 juin 1913) qui raconte le fait:

Une simple barque italienne, gréée en brick, le cap sur Gênes, se fit un jeu de couper la route « à toute la puissance navale de la France ». Elle fila devant cette cohue de soixante-quinze bâtiments, chargés de canons monstrueux et de torpilles, sans plus s'en soucier que d'un marsouin. Et les lignes furent rompues. Les commandants français manoeuvrèrent à l'envi pour ne pas gêner l'effronté bateau qui portait les couleurs italiennes : le *Carthaqe* les avait reconnues! Peut-être la barque italienne allait-elle arrêter, visiter, séquestrer le vaisseau amiral de France avec le Président de la République et sa cour!... L'angoisse était cruelle.

Cet incident amuse l'Italie autant que la triple piraterie déjà soufferte par la marine française.

Les Français, depuis 1870,ont les reins cassés ; ils ne connaissent pas la valeur des facteurs moraux ; ils ne se rendent pas compte que *les humiliations patiemment essuyées, sous les yeux de tous les peuples gouailleurs, abaissent plus un pays qu'une délaite sanglante.*

Le même port de Toulon avait vu la panique de l'équipage de la *Liberté :* cent cinquante hommes fuyant à la nage le bâtiment qu'un peu de discipline aurait sauvé. Puis, la panique des régiments coloniaux, pendant les obsèques des victimes de l'explosion : des centaines de soldats jetant leurs fusils, quittant leurs rangs ou leurs postes, et se sauvant à toutes jambes, sans qu'on ait jamais su ce qui les avait soudain épouvantés.

Les tartarinades verbales et les coups de grosse caisse ne changent rien aux choses qui sont.

Tous les peuples ont des yeux pour voir où en sont les Français.

Les Français sont en notre pouvoir.

Quand ils font semblant de vouloir défendre leur pays contre les ambitions de l'Allemagne, et qu'ils s'agitent, et qu'ils poussent des clameurs, et qu'ils lancent des défis, à qui pensent-ils donner le change?

Leur ancien pays ne leur appartient plus ; ils n'y sont plus que les boeufs de labour, les ilotes, les serfs.

Et c'est *à nous* de savoir s'il convient d'accueillir ou de repousser les étrangers qui voudraient, avec nous, une part à la curée de cette riche proie: la France.

(Traduit du yiddish, Octobre 1913)

NOTE DU TRADUCTEUR FRANÇAIS

Ce que dit le Juif Blümchen (au chap. II) de la continuité des trahisons depuis quarante ans n'est que trop exact.

L'affaire Dreyfus, pour des raisons multiples, a retenu l'attention. Mais la République, depuis le premier jour, n'a été qu'une suite d'affaires Dreyfus.

Histoire de la Païva et de Gambetta.

Histoire de la Kaulla et du général de Cissey.

Affaire Maurice Weil. Ancien officier d'ordonnance du généralissime Saussier - (comme Joseph Reinach a été officier d'ordonnance du général de Galliffet ; il y a toujours un espion juif auprès de chaque grand chef militaire, auprès de chaque ministre ou politicien d'importance) - le commandant de réserve Well avait dû quitter l'armée pour se dérober à un conseil d'enquète sous des accusations répétées d'espionnage. Il garda cependant ses entrées au ministère de la Guerre ; il continua d'y surprendre les secrets et d'y voler les documents. M. de Freycinet lui-même, le Freycinet de Cornelius Herz, fut obligé d'interdire l'accès du ministère à ce Juif, officier supérieur, espion avéré.

Allaire Weyll, Juif du *Journal des Débats,* espion avéré au ministère de la Marine. M. de Mahy, ministre patriote, le fit jeter dehors avec scandale.

Alfred Dreyfus, qui. s'est reconnu coupable en acceptant la *grâce* de Loubet, et que deux conseils de guerre avaient déclaré traître, a été promu commandant et décoré, comme traître, de la Légion d'honneur.

S'il a fallu condamner Ullmo pour la forme, la Répu-

blique lui assure une existence d'épicurien dans une charmante villa, aux Iles du Salut.

Le *Gil Blas* de Saül Merzbach en a fourni un témoignage (mai 1910) :

> Ce n'est pas l'Ullmo morne, abattu, aux regards fuyants de bête traquée, voûté, comme ayant sur les épaules tout le poids de son crime ; c'est un Ullmo colon, ou villégiaturant sur une côte exotique.
>
> Chaussé de bottines blanches, longues et fines, élégamment vêtu d'un complet blanc immaculé, il porte sous son casque colonial l'air heureux, presque souriant, d'un malheureux isolé surpris par une visite inattendue. Il paraît engraissé, son regard est franc, amusé... Il prend le plus grand soin de sa santé et passe de longues heures à sa toilette.

En mars 1913, le *Petit Marseillais* a publié plusieurs correspondances, de sources différentes, qui dépeignaient l'heureuse existence du traître:

Il habite une villa charmante, dans une oasis de verdure. Il a des chiens, des oiseaux, de la volaille. Il est vêtu et soigné comme un riche touriste à Deauville: escarpins immaculés, flanelles blanches, chemises de soie rose, canne de bois précieux, bagues et pierreries aux doigts. Il parle d'un ton protecteur aux gardiens et aux forçats qui lui servent de domestiques. Il parle d'un ton insolent au commandant du pénitencier qui vient prendre ses ordres. Il reçoit tous les journaux et tous les livres qu'il veut, toutes les provisions et toutes les friandises qu'il demande.

Et tous les commandants de bateaux qui naviguent dans ces parages racontent à leurs passagers comment l'Administration pénitentiaire fournit des femmes au Juif luxurieux, comment elle renouvelle son harem pour lui entretenir l'appétit par la variété...

La République est une mère, et même une maquerelle, pour les Juifs, quand ils ont trahi la France.

Mais les deux premiers cas de trahison juive, ceux de 1870, doivent rester toujours présents à la mémoire des

Français. Il faut les rappeler sans cesse, parce que les jeunes générations ignorent lamentablement l'histoire de cette tragique époque.

On peut dire que le désastre français de 1870-1871 a été causé par deux trahisons juives.

Après les terribles défaites d'août 1870, rien n'était perdu. L'armée de Mac-Mahon, fuyant devant les vainqueurs et promptement reformée au camp de Châlons, avait une avance suffisante pour s'échapper vers le nord, rejoindre l'armée de Bazaine, écraser avec lui les Allemands qui opéraient devant Metz. Les deux armées françaises réunies et victorieuses auraient eu bon marché de la seconde armée allemande, aventurée sur la route de Paris. La guerre si mal commencée pouvait être terminée du coup par une victoire décisive. Par une chance inouïe, l'armée allemande qui poursuivait Mac-Mahon depuis Froeschwiller avait perdu le contact ; elle ne savait plus dans quelle direction le chercher ; elle allait s'engager à fond vers Paris, tandis que Mac-Mahon descendait la Meuse vers Sedan... *Grâce aux Juifs* du *Temps,* l'état-major allemand connut sa méprise quand il pouvait encore la réparer ; l'armée allemande se lança sur les traces de Mac-Mahon. Et la France fut condamnée.

Dans la deuxième partie de la guerre, quelques chances nous restaient. Tant que Bazaine retint devant Metz les forces qui l'assiégeaient, l'armée de la Loire put espérer qu'elle vaincrait, et qu'elle débloquerait Paris. Dans la capitale affamée, combien de fois n'avons-nous pas cru à la délivrance! Quand le canon tonnait au sud, combien de fois n'avons-nous pas imaginé que c'était le canon de Chanzy et de d'Aurelle de Paladine!... Mais à Tours, la délégation de la Défense nationale était présidée par le Juif Crémieux, qui avait vu tout de suite dans la débâcle française l'occasion de livrer

l'Algérie à ses compatriotes ; et le Juif Crémieux, malade gâteux, était entouré de femmes juives qui ne le quittaient pas même dans les réunions les plus graves et les plus secrètes. L'état-major allemand connut toujours les décisions de la Délégation de Tours avant les généraux français qui devaient les exécuter...

Eh bien, qu'y aurait-il de changé demain?

Partout où il y avait un Juif en 1870, il y en a vingt maintenant.

Les Juifs avaient, pour trahir, le *Temps.* Ils ont aujourd'hui les neuf dixièmes de la presse parisienne. Joseph Reinach à lui seul, Joseph Reinach, vice-président de la Commission de l'armée et chef de l'espionnage allemand en France, tient le *Temps,* le *Matin,* le *Figaro.*

Au mois d'août, la presse « sensationnelle » s'emballe sur une fausse histoire de trahison, qui se serait passée à Versailles, au 11e d'artillerie *(colonel Meyer).* Quelle ineptie de supposer que l'Allemagne aurait besoin. pour pénétrer nos secrets militaires, de corrompre un sous-officier *dans un régiment commandé par un Juif!* Le colonel en 'sait plus long que le maréchal des logis.

En 1870, la tribu Crémieux opérait à la délégation de Tours. La même tribu Crémieux opère encore aux ministères de la Guerre et de la marine avec Thomson et Lévy ; et la tribu Ochs, à la marine avec Baudin ; et les Brisach, les Bloch, les Wormser, les Paraf, les Nathan, les Cohen, dans tous les services de la défense nationale.

Quand il n'y a pas un Juif à la direction, il y a la femme juive ou la maîtresse juive dans la coulisse, les beaux-Irères juifs et les secrétaires juifs dans tous les coins.

Pour deux: trahisons mortelles commises en 1870, il s'en commettra vingt, il s'en commettra cent dès la prochaine déclaration de guerre et tant que durera la lutte.

A quoi bon dépenser des milliards? A quoi bon demander à la jeunesse française trois années de sa vie? A quoi bon affronter une lutte inégale?

A la première rencontre retentira le cri funèbre : NOUS SOMMES TRAHIS!

Et nous le serons en effet ; nous sommes vendus, livrés, égorgés, si nous ne mettons pas d'abord les traîtres hors d'état de nuire.

Rangeons parmi les traîtres, et parmi les plus exécrables, les Français qui se vendent aux Juifs pour nier ou pour cacher aux yeux de la nation la conquête et la trahison juives.

Si nous voulons que la France survive aux épreuves prochaines, il faut nous faire des âmes impitoyables, et frapper.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. VENDEL et Cie, 24, rue de Meaux, Paris.

